Thème 1. Le XVIII siècle: L'histoire et l'évolution des idées.

Le XVIII siècle français est un siècle de transition, de recherche et de tradition.
En politique on passe de l'Ancien Régime à la Révolution.
Dans l'art et la littérature on abandonne le classicisme pour la sensibilité préromantique.
Dans les sciences et les idées, la recherche mène à des expériences et des projets nouveaux.
La curiosité philosophique est remise en cause des bases morales et des institutions sociales.

Cette effervescence touche les hautes classes de la société : quelques nobles et grands bourgeois qui ont de l'instruction et du temps pour réfléchir.
En dépit de la proclamation de nouveaux idéaux et de la croyance au progrès (XVIII appelé le siècle des Lumières), la France reste un pays rural, traditionnel et inégalitaire.

Fin de l'Ancien Régime.

1. Décadence d l'autorité royale

En 1715 meurt Louis XIV, incarnation de l'absolutisme monarchie. Louis XV, son arrière-petit-fils, est trop jeune. Entre 1715-1723 commence le période connu comme la Régence de Philippe d'Orléans. Il est intelligent mais débauché. Il perd peu à peu son autorité sur l'État. Louis XV est donc accueilli favorablement. Il est inconstant et influençable, et incapable de résoudre les difficultés du royaume. L'influence de ses favorites (Mme. De Pompadour, Mme. Du Barry) le rendent impopulaire. Il meurt haï du peuple français. Les Français sont encore favorables à la royauté, et Louis XVI les rassure. Louis XVI arrive au pouvoir en 1774. Il veut réformer la société. Il est trop faible, et ne peut pas s'opposer aux grands privilégiés.
En hiver 1788-1789 se succèdent les mauvaises récoltes dues à la dureté de l'hiver. Louis XVI convoque donc les États Généraux, pour délibérer sur les moyens de sortir de la crise. Cela est perçu comme un aveu d'impuissance de la part du Roi. Ce fait marque la fin de l'absolutisme royal.

2. Dégradation des finances royales

Les finances furent le point le plus faible de la monarchie, à tel point qu'elle en mourut. La France du XVIII siècle n'est pas pauvre. La France est un pays prospère et bien peuplé. C'est l'État qui est pauvre, et qui ne peut pas remplir ses caisses. L'État doit payer les dettes laissées par Louis XIV. Jusqu'à la Révolution il y a trois guerres. La dernière, la Guerre des Sept Ans (1756-1763) contre la Prusse et l'Angleterre, est désastreuse. La France devra céder presque toutes ses colonies à l'Angleterre.
Louis XIV avait masqué les difficultés financières. Il avait pu fiare taire les mécontents. Après sa mort, on ne veut plus accepter des sacrifices pour redresser la situation, et surtout pas les privilégiés. Il y a donc un longue période de drame financier. Il y a aussi trois tentatives de redressement qui apportent un certain répit :

- Première tentative : celle de Law. La Banque royale veut émettre des billets de banque (en papier). Elle n'émet plus qu'elle n'a de réserve en métal précieux. C'est donc la banqueroute.
- Deuxième tentative : sous le règne de Louis XV. Le Cardinal Fleury donne une stabilité monétaire au royaume de 1726 à 1743.

- Troisième tentative : sous Louis XVI. Le ministre Turgot tente une réforme qui vise à faire payer les privilégiés. Il est mal soutenu par le Roi., il échoue et c'est la crise.

3. Une société inégalitaire

Dans son principe la monarchie est à la fois centralisée (Paris) et concentrée (le Roi). Dans la pratique il existe des disparités régionales, des coutumes et des traditions provinciales. Dans son ensemble, la France est inégalitaire. Tous les Français, ont des droits et des privilèges. Ils veulent les maintenir coûte que coûte, si minces soient-ils. Les grands bourgeois, commerçants et industriels sont les seuls qui se trouvent embarrassés par cette juridiction confuse et par cette administration compliquée.

Ces éléments gênent la libre circulation des marchandises, le libre développement de leurs entreprises. À côté de la survivance des traditions provinciales, il y a des injustices sociales très mal supportées.
Dans la France de l'Ancien Régime il y avait trois ordres : le clergé, la noblesse et le Tiers état. Le Tiers état est plus du 97% de la population. Il englobe le paysan et le grand bourgeois. Il regroupe tous ceux qui travaillent, mais n'ont pas accès au pouvoir. La haute noblesse et le haut clergé s'accrochent au pouvoir politique. Ils sont improductifs, mais ils ont d'énormes privilèges. Ils ne payent pas d'impôts au roi, mais ils en demandent au Tiers état.
Une réforme en profondeur demandait une attaque radicale au principe de tous les privilèges (les grands privilèges, source d'inégalités, et les petits privilèges provinciaux auxquels le peuple était très attaché). Louis XVI n'est pas capable d'aller jusqu'au bout. Il y a donc une triple opposition :

- Les grands privilégiés ont peur de perdre leurs privilèges, sources de richesses.
- Pour les bourgeois impatients, il ne va pas trop loin dans sa lutte contre les inégalités.
- Le peuple est méfiant, il craint de voir disparaître les petits particularismes provinciaux.

4. La révolution française

Les Parlement profitent de la faiblesse du Roi Louis XVI et ils passent à l'offensive. Ils organisent la résistance contre les réformes et prétendent imposer des limites au pouvoir royal. Le point de départ de la Révolution ne vient pas du petit peuple, mais des grands privilégiés qui ne veulent pas perdre leurs avantages. Il s'agit d'abord d'une « révolution aristocratique ». Le peuple et les bourgeois s'organisent aussi. Le Tiers état veut des réformes, pour éviter de payer plus d´impôts. Dans la Réunion des États Généreux, ils refusent de partir et exigent une transformation profonde des institutions.
C'est donc le début de la « révolution bourgeoise » à Paris. Elle devient violente à cause de la maladresse de la cour et du roi**.**
Le 14 juillet il a lieu la prise de la Bastille, symbole de l'injustice et de l'absolutisme royal. Après 10 ans de Révolution, Bonaparte, futur Napoléon I, prend le pouvoir et impose sa loi.

D'un point de vue sociologique, on trouve une France encore traditionnelle :

· Un royaume de paysans

À la mort de Louis XIV, il y a en France 19 millions d'habitants. Sous Louis XVI il y a 26 millions. La France était le pays le plus peuplé d'Europe.
La population est essentiellement paysanne. Les campagnes ne connaissent pas la misère (pas de famine). L'agriculture est traditionnelle et mal équipée mais prospère.

· Le blocage industriel
L'industrie n'est pas encore moderne comme celle de l'Angleterre. Il n'y a pas d'habitudes capitalistes. La libre circulation des biens est entravée par les particularismes locaux. L'argent circule difficilement. La noblesse méprise l'entreprise. Le travail est indigne. Ils refusent tout travail productif. La bourgeoise invertit dans les entreprises sûres : l'agriculture, le commerce et l'immobilier. Embrayons de l'industrie : le textile et la métallurgie.

· Une bourgeoise impatiente :

- Le clergé constitue le 1% de la population.
- La noblesse constitue le 2% de la population.
- La majorité d'eux sont des paysans.
- La bourgeois est la classe montante.

La petite bourgeoise comprend les petits commerçants, médecins, professeurs, avocats… Ils vivent surtout dans les villes et ils ont de l'instruction. Ils lissent et ils prennent conscience de leur valeur. Ils seront les représentants du peuple pendent la Révolution et les députés des assembles révolutionnaires.

Les grands bourgeois sont les banquiers, les riches commerçants... Ils font du commerce avec les colonies. Ils étaient parfois plus riches que les nobles. Ils avaient désir de prestige social et de pouvoir politique en accord avec leur importance réelle. Ils critiquent la société des privilèges dus à la naissance, même si au fond ils désirent devenir nobles. Ils ont lu les philosophes et demandent une participation plus active aux affaires de l'État et une organisation plus juste et plus efficace de l'administration et des impôts. Ils accueillent les penseurs modernes dans leurs salons, et ils sont les plus ouverts aux idées des Lumières, car ce sont eux qui ont le plus d'intérêt.

Le siècle des Lumières.

Dans l'évolution de la pensée il y a deux étapes. Les points de repère sont : 1750, le premier discours de Rousseau ; et 1751, la parution des premiers volumes de l'Encyclopédie.
Avant 1750 il y a une période de formation de l'esprit critique.
Après 1750 les écrivains deviennent les adversaires de toutes les traditions.
C'est la période de la lutte philosophique. L'esprit philosophique marque la pensée du XVIII siècle, sous l'influence de l'Angleterre.

1. L'exemple anglais

Le centre de gravité politique, économique et culturel est déplacé vers l'Angleterre. L'Angleterre est en avance sur tous les plans :

a) La multiplicité des religions fait qu'il apparaisse la tolérance. Il y a une idée d'un juste milieu qui permet de concevoir Dieu de manière très large. Le déisme qui a influencé Voltaire, sera le propagateur des idées anglaises en France.

b) Du point de vue politique : la bourgeoise anglaise a fait sa révolution avant la France. En 1649 les Anglais ont exécuté leur roi Charles I, mais ils restaurent à nouveau la monarchie. Le nouveau roi en Angleterre gouverne sous le contrôle du Parlement, ils ont une monarchie constitutionnelle. Face à ce modèle, on a en France l'Absolutisme.

c) Du point de vue économique : la France était un pays agricole. L´Angleterre dispose déjà d´une base économique et financière moderne qui préfigure le « capitalisme » déjà.

d) Dans le domaine intellectuel, des idées, l'avance de l'Angleterre est indéniable, elle a des penseurs très connus et importants : Bacon, Newton, Locke… Ils vont influencés énormément les philosophes français. Ils ont une grande liberté de pensé qui sert d'exemple aux philosophes français, qui cherche à s'émanciper du poids de l'Absolutisme et de la religion.

2. Un esprit nouveau : les philosophes et la raison.

Le XVIII siècle est appelé le « siècle des Philosophes », parce que l'écrivain s'occupe moins de la esthétique que de problèmes philosophiques. À l´'origine de ce mouvement nous trouvons trois noms à retenir : Descartes, Pierre Bayle et Fontenelle.
Au XVIII siècle le mot « philosophe » a un sens très particulier. Ce n'est pas un sage qui médite sur le monde mais un militant qui s'oppose à tout qui est irrationnel.
Dans l'Encyclopédie on lit cette définition :

« Le philosophe est donc un homme qui agit en tout par raison »

Cette confiance dans la « raison » va rentrer en conflit immédiat avec la foi religieuse qui demande de croire à la révélation. Les philosophes évidement préfèrent les « Lumières » de la raison.
Avant, le mot *« Lumière »* était réservé au domaine religieux, renvoyant à la grâce divine. Maintenant au XVIII siècle il s'applique à l'activité intellectuelle de l'homme. Les philosophes tentent de remettre en question tous les préjugés politiques et religieux, et ils deviennent militants pour reprendre les idées de liberté, tolérance et progrès.
Ils veulent être utiles à la société. Des nous jours ce qui reste de la littérature du XVIII siècle dans son ensemble est son côté combattant et d'opposition.

3. L'idée de liberté

Selon Diderot : *« Chaque siècle a son esprit qui le caractérise, l'esprit du notre semble être celui de la liberté ».*
On peut constater cette idée de liberté dans tous les domaines. Du point de vue des mœurs, le philosophe est assimilé à un libertin qui ne respecte rien.
C'est à cause de cette liberté que chacun voulait défendre une chose différente : Diderot défendait le droit du divorce ; Mme de Lambert et Marivaux sont défenseurs de la condition féminine ; et Diderot et Rousseau voulaient l'abolition de l'esclavage.

- Du point de vue linguistique, il avait une recherche dans la littérature anglaise d'un modèle de « langue libre ». La langue est considérée comme un rôle politique : pour qu'un peuple soit libre, il doit parler une langue qui ne soit pas servile.
- Du point de vue religieux, la liberté est vue comme une espèce de tolérance.

Toutes ces prises de position en faveur des libertés, se font à partir d'une observation sans préjugés de la Nature à la manière des sciences.

4. L'essor des sciences.

L'attitude du philosophe du XVIII siècle est comparable à celle du scientifique.
Littérature et Science ne sont plus des domaines séparés. Les grandes découvertes scientifiques enthousiasment les philosophes. C'est l'époque de Newton et la théorie de la gravitation. On invente le thermomètre, on perfectionne la machine à vapeur… la science et à la mode. C'est le thème primordial dans les Salons.

Thème 2. La comédie avant 1750.

Le théâtre reste le genre littéraire le plus apprécié du XVIII siècle. L'héritage classique est très lourd. Dans ce siècle il y a beaucoup d'imitateurs et peur de chances aux tempéraments vraiment originaux,
Voltaire est considéré comme le plus grand écrivain de son temps, parce qu'il est écrivain dramatique. De nos jours, ses pièces sont très médiocres.
Les noms qui dominent aujourd'hui le théâtre du XVIII siècle sont : Regnard, Lesage, Marivaux et Beaumarchais.

La tragédie
Elle est chargée de cruauté, de scènes de sang versé et d'intrigues chargées. On demande plus de mouvement sur la scène tragique. Mais, comme toujours, il y a certains voix qui critiquent les trois unités : temps (en un jour), lieu (en un lieu) et action (en une intrigue). Seul Voltaire fait figure de nouveau Racine pour ses contemporains.

La comédie
La cour préfère l'opéra à la comédie. Les Italiens ont maintenant beaucoup d'influence. Influence fondamentale sur les successeurs de Molière.
Dancourt et Regnard sont à la mode. L'œuvre *Le légataire universel* de Regnard, a une tradition moliéresque grâce aux procédés classiques de la farce, du jeu de mots, des situations burlesques et des coups de théâtre. Bientôt la comédie devient un peu moraliste.
Certains auteurs comme Lesage, seront plus connus pour ses romans (*Turcaret*). D'autres comme Marivaux et Beaumarchais se détachent par-dessus tous les auteurs du siècle.

Marivaux
Il s'intéresse aux subtilités du discours amoureux dans des comédies tout en nuances. Ses œuvres sont une analyse particulièrement fine du cœur féminin. Il a été poussé à l'écriture par la malchance plus que par vocation. Il n'a pas cherché à donner à sa carrière tout l'éclat dont il était capable. Sa vie privée est un peu grise, comme s'il se méfiait de tout entraînement passionnel. Mais il n'a pas renoncé au bonheur. On remarque l'un de ses phrases les plus connues : « Parmi les hommes je n'ai trouvé que la joie de raisonnable, parce que les gens qui aiment la joie n'ont point vanité ».

Son nom complet est Pierre Carlet de Chamblain de Marivaux. Il est né à Paris et éduqué en province. Il est rangé entre les Modernes. La vivacité de son esprit est très appréciée dans les salons. Il s'essaie au genre du roman précieux (*Télémaque travesti*, 1717), s'inscrivant dans la tradition burlesque du XVIII siècle. En 1720, avec la banqueroute de Law, il est ruiné. Il publie donc dans de périodiques. Le théâtre le retient d'une manière plus durable. Il écrit sa première comédie avec 18 ans.

Marivaux dramatique

En 1716 se produit la réouverture du théâtre-Italien. C'est l'occasion de développer son talent. Il trouve donc une scène plus libre, une troupe de qualité et une interprète idéale : Sylvia. Entre 1722-1746 il écrit 27 comédies, parmi lesquelles 18 sont composées pour le théâtre-Italien.

La première caractéristique du théâtre de Marivaux est la variété. Il a écrit plusieurs types de comédies :

- Héroïques : *Le prince travesti, Le triomphe de l'amour…*
- Pathétiques : *La mère confidente*.
- Philosophiques : *L'île des esclaves*.
- Mythologiques : *Le triomphe de Plutus*.
- Mœurs : *L'école des mères*.
- Proprement psychologiques : *La surprise de l'amour*.

Marivaux est surtout au théâtre comme dans « La vie de Marianne », l'analyste de l'âme féminine. La femme est reine dans ses comédies. Il a su évoquer sa « figure enchanteresse » habillée par « l'Amour et les Grâces ».

Le peintre de l'amour naissant.

On peut voir quel était son projet dans sa phrase : « J'ai guetté dans le cœur humain toutes les niches différentes où peut se cacher l'amour lorsqu'il craint de se montrer, et chacune de mes comédies a pour objet de le faire sortir d'une de ses niches ».

Il reprend la tradition du théâtre italien pour faire de l'amour le seul motif de l'argument. Tout l'intérêt de l'action se concentre sur la prise de conscience du sentiment amoureux.

La baguette du dramaturge-magicien trace les lignes du hasard dont le jeu est inséparable du jeu de l'amour.

En 1720, avec l'*Arlequin poli par l'amour*, Sylvia l'emporte sur la fée. Plus on est en garde contre la surprise, plus elle vous surprend.

L'amour naît brusquement. Parfois on le devine vite, mais on met souvent du temps à se l'avouer, et plus le temps à l'avouer à l'autre et aux autres. Il y a une épreuve parfois sérieuse pour l'amour propre. Par exemple, dans *Le jeu de l'amour et du hasard*, Sylvia est amoureuse de celui qu'elle prend pour un valet. Elle est irritée sans parvenir à en vouloir au « pauvre garçon », sans oser aller au-delà du « tu ne me déplais point » qu'elle se reproche. Il y a un combat contre le préjugé de naissance, et un combat dans les ténèbres du « je ne sais quoi ». Sylvia murmure de soulagement quand elle connaît la véritable identité de Bourguignon. Quand l'esprit cesse d'être la dupe du cœur, la pièce est achevée par les personnages.

L'amour naît d'une lutte avec les obstacles extérieurs ou intérieurs. Il peut s'agir de l'amour-propre ou de l'amour d'aimer. Il est toujours une surprise. Dans toutes ses comédies nous pouvons suivre toutes les variations de l'amour, qui dévoilent le cœur humain. Il y a un jeu constant de feintes et d'esquives entre l'inconscient et le conscient. On aboutit à la reconnaissance du sentiment amoureux et de la présence de l'amour. Tout est un jeu malgré la sincérité des personnages.

L'amour évite chez Marivaux de se décorer de noms pompeux. Celui de « passion » soulève chez la *Marquise de Sincères* un mouvement de protestation. D'une manière générale, les sentiments sont tamisés, ce qui ne signifie pas qu'ils soient affaiblis.

Le miroir d'une société.
Marivaux utilise personnages-types qui reparaissent de pièce en pièce, donnant un effet de hors du temps. Mais il y a aussi des allusions contemporaines : l'envers du décor politique (*Le prince travesti*) et la satire de la faveur et des places (*La double inconstance*). Comme un reflet de la société, il introduit l'argent sur la scène. Dans la plupart des pièces on parle de revenus, héritages… La société très hiérarchisée, même si elle est simplifiée en maîtres et serviteurs.

Le jeu de l'amour et du hasard
Sylvia s'estime protégée par son mépris pour la classe des domestiques. L'Arlequin a beau se déguiser en gentilhomme, mais devine facilement en lui le valet. Les valets sont alors intéressés par l'argent, mais ils ne sont pas les seuls. Parfois, les valets laissent échapper un cri de révolte dans « La fausse survivante ». Trivelin est choqué par le « son disgracieux » du titre de valet.

L'île des esclaves
Après un naufrage les valets deviennent maîtres et à l'inverse.

Le triomphe de Plutus
Le dieu de l'argent triomphe sur le dieu de l'amour Apollon.

Le « marivaudage », préciosité et naturel
Marivaux aime jour avec le langage. Il parodie la langue des salons, reproduit le langage des valets et le patois des paysans. Il s'insère des traits, des images ingénieuses, des antithèses et le double sens des mots… Il se méfie de la préciosité. Ce mode d'expression est à l'apanage, la marque particulière des valets quand ils veulent jouer le rôle des maîtres. On trouve un exemple de cela dans *Le jeu de l'amour et du hasard* : « madame je suis meurs ; mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez ? Cela est admirable ! » (Arlequin).
D'autres personnages qui n'appartiennent pas à la classe sociale des valets, emploient parfois ce mode d'expression. Il existe une préciosité ridicule et une préciosité comme mode d'expression naturel dans la bouche d'un homme du monde.

Le « marivaudage » apparaît comme une « préciosité nouvelle ». La subtilité du langage n'est pas gratuite, elle traduit les nuances de l'émotion et rend compte de tous les mouvements de l'âme. Quand le personnage sort du labyrinthe sentimental, son aveu revient à la pureté des sources, et il n'a plus besoin de paroles : « Ah ! Je vois clair dans mon cœur ! » (Sylvia, Le jeu de l'amour et du hasard).

Marivaux défend le naturel de son style : « Ce n'est pas moi que j'ai voulu copier, c'est la nature ». « J'ai taché de saisir le langage des conversations et la tournure des idées familières et variées qui y viennent ».
En introduisant la sincérité dans le langage, Marivaux a su développer un art par lequel les personnages glissent du plan des mots à celui du cœur.

Thème 3. Le roman avant 1750.

Le développement du roman dans la première moitié du XVIII siècle est lié à l'ascension de la bourgeoisie dont il est à la fois le divertissement et le miroir. Pourtant il faut limiter ce développement à une explication de type purement sociologique. À côté des contradictions de la pensée bourgeoise, il faut tenir compte de l'influence étrangère : l'Espagne sur Lesage, l'Angleterre sur Prévost. Il faut tenir compte aussi de la force des traditions qui encombrent de conventions et de poncifs, de stéréotypes, des transformations d'un genre essentiellement fluent.

1. **Vérité et fiction**

La fiction régnait en maîtresse dans le roman historique et galant, soumis aux conventions du XVIII siècle dans les « narrations fabuleuses » et dans les contes de fées à la mode.
La vérité tend à reprendre ses droits dans le roman qualifié de « réaliste ». Le héros est mêlé aux incidents du monde, il doit affronter des problèmes de l'action. Il peut être de naissance noble (le d'Artagnan de Courtilfz de Sandras) ou bien un gueux (Le Gil Blas de Lesage) qui croit pouvoir sortir de sa condition.

Les ouvrages « réalistes » (romans d'aventures et d'aventuriers) mêlent l'observation à l'extravagance et font franchir la limite qui sépare le réel de l'imaginaire.

Robert Chasles (*Les Illustres Françaises*).
Dans cet œuvre, R. Chasles était très soucieux de raconter des vérités, il avoue qu'il ignore qui sont ses héros et ses héroïnes et il distingue soigneusement sa tâche de celle de l'historien. On frôle les fantasmagories.

Abbé Prévost (*Mémoires d'un homme de qualité*).
Cette œuvre est une hésitation entre une explication naturelle et une explication occulte. C'est un mélange de vérité et fable. Il y a une confusion qui est l'un des aspects de la « crise de conscience » existante entre 1680-1715. Cette crise est très sensible dans le roman, qui passe par une crise esthétique.

2. **Problèmes de technique romanesque.**

Dans la première moitié du XVIII siècle, on critique au roman de ne pas avoir une place fixe dans la hiérarchie des genres littéraires. Il y a certaine méprise par les gens de goût (aristocratie). Le roman est considéré un genre mineur. On l'attaque par sa frivolité, son immoralité et son invraisemblance. Les auteurs de ce genre maintiennent l'anonymat. L'imagination et les bienséances contraignent la création romanesque dans tous ses domaines.
Il y a une émancipation du goût bourgeois de la part de Rousseau et Diderot. Mais les romanciers ne veulent pas retourner au passé et écrire de longues nouvelles à la manière classique.
L'histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut (l'abbé Prévost) suit apparemment la norme classique de l'action unique. Manon Lescaut fait partie de *Mémoires et aventures d'un homme de qualité*. Il s'agit de mémoires-pseudo-mémoires plus que d'aventures, comme dans beaucoup de titres de l'époque.

Le procédé est présenté comme une garantie de véracité, une aide à la création de l'illusion romanesque et il permet d'enchaîner librement les épisodes.

Le lien essentiel est le « je » de l'auteur. Son point de vue se substitue à celui du romancier omniscient. Parfois, il est lui-même le héros principal de l'aventure (*Gil Blas*, Lesage).
Dans la première moitié du XVIII siècle, le roman aime à multiplier les tiroirs et à greffer sur l'histoire du héros principal, celle d'une autre ou de plusieurs autres personnages (*Gil Blas*). Le roman peut aussi se réduire à un enchaînement d'anecdotes (*Le diable boiteux,* Lesage). Parfois l'auteur laisse l'œuvre inachevée (*Les égarements du cœur et de l'esprit*, Crébillon fils). Souvent la progression de l'œuvre et assurée par la progression morale du personnage (Marivaux, Lesage, Prévost).

3. **Roman et morale**

L'entente du ménage « roman » « moral » n'est pas toujours parfaite. En 1755, l'abbé Juquin l'accuse de favoriser le libertinage et de confondre le vice et la vertu. Les romanciers vont dans le sens de la philosophie et ils expriment les tendances modernes. Les passions sont réhabilitées, on le voit chez différents auteurs : Duclos, « la sensibilité fait l'homme vertueux » ; et Diderot découvre que le cœur pousse à faire de « bonnes actions ».
Même si certains sentaient les dangers de cette assimilation, ou considérait que le bonheur était un devoir et que la vertu était peut-être l'une des façons d'y parvenir.
D'autre part le « réalisme » conduit le roman à exposer ce qu'il n'approuve pas nécessairement. On peut peindre le vice et être du côté de la vertu. La peinture du vice et de ses conséquences peut contenir une leçon de vertu. C'est ce que dit Lesage, pour qui son roman *Le diable boiteux* était un « tableau des mœurs du siècle ».
Pour Prévost, le but de *L'histoire du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut* est « l'instruction des mœurs ». Il le considère un traité de morale.
C'est ce que tente de démontrer Crébillon fils (préface des *Égarements du cœur et de l'esprit*) c'est qu'un roman est un « tableau de la vie humaine ». Considéré comme un libertin parce qu'il peignait des libertins, Crébillon fils était un défenseur acharné de morale. Il y a trop de complaisance dans ses formules : « le roman a une longue expérience qui mène à la vertu ; est une manière de revivre l'expérience, que souvent on recommencerait volontiers.

Lesage

Le romancier semble avoir été bridé par les conventions du genre et par l'usage presque constant des sources espagnoles.

Œuvre d'une lecture agréable

Elle paraît trop souvent indirecte, même si le diable soulève les toits pour mieux nous faire voir.

Vie et œuvres

Lesage est un avocat attiré par la lecture, avec des soucis d'argent. Il est un traducteur du théâtre espagnol du siècle d'Or. C'est une des raisons par lesquelles il est devenu dramaturge. Il a d'œuvres comme *Crispin rival de son maître*, qu'a un bon succès, et *Turcaret*, où il dévoile le monde de l'argent avec âpreté. En 1707 il publie *Le diable boiteux*, avec un succès énorme, œuvre crée de l'influence de la mode de l'Espagne et de la source trouvée sur *El diablo cojuelo* (Luis Vélez de Guevara). Son ouvrage le plus original, *Histoire de Gil Blas de Santillane*, vient aussi tout droit de l'Espagne. Elle paraît en livraisons successives entre 1715-1735. Parmi les autres œuvres de Lesage, moins originales, on trouve *Histoire de Guzmán d'Aznalfarache*, une adaptation libre du roman de Mateo Alemán.

Le diable boiteux : une revue satirique.
Cette œuvre est une galerie d'originaux. Lesage ne se limite pas à juxtaposer des portraits (*La Bruyère*). Il préfère la forme romanesque tout en se méfiant du roman. La première version était un simple enchaînement d'épisodes et anecdotes. En 1726 devient un élément de continuité, insuffisant et conventionnel. Comme argument, D. Cléofas a une histoire : il est abandonné par Asmedée et réintroduit dans la bouteille par le magicien.
L'intérêt essentiel de l'ouvrage est le regard critique de l'auteur sur ses semblables. Mais il s'agit d'un regard « biaisé » : il doit utiliser le truchement de son personnage. Le diable enlève les toits des maisons pour montrer à D. Cléofas ce qui se passe à la fin. La conclusion est pratique : la « conformidad picaresca » accepte la vie telle qu'elle est en évitant le plus possible de s'y salir les mains.

Gil Blas, le roman d'une vie qui se fait.
Ce sont d'aventures d'un jeune homme Espagnol naïf, qui part faire ses études à Salamanca. Il est arrêté par des voleurs et reste six mois avec eux, puis il devient voleur à son tour. Il est évadé, il devient loquais, secrétaire d'un duc et Premier ministre avant d'arriver à la sagesse et de se retirer du monde. L'action romanesque se déroule en Espagne.
La société française dépeint Lesage avec précision et humour.

La comédie du monde
Gil Blas est un témoin, et le miroir du monde dans lequel il promène sa destinée errante. C'est une espèce de promenade dans l'espace et le temps. Les aventures de Gil Blas se succèdent sous les règnes de Philippe III et Philippe IV, au XVIII siècle Espagnol. Mais Lesage décrit son pays et son époque : les scandales du duc de Lerme, les scandales du gouvernement de l'abbé Dubois sous Régence; les tentatives de réorganisation du Compte-duc d'Olivares, celles du Cardinal Fleury… C'est une superposition qui explique certaines incohérences du livre, où abondent les anachronismes.
Lesage nous fait pénétrer dans tous les milieux. Il excelle dans l'art du portrait qui tourne trop souvent à la caricature.

La double ascension de Gil Blas.
En Gil Blas, Lesage a mis beaucoup de lui-même. À première vue, le personnage central est un héros moyen, médiocre qui se laisse balloter par la fortune. Sa passivité est plus sensible dans les six premiers livres, les plus picaresques.
On peut différencier une double ascension :

- Une ascension sociale. Gil Blas est domestique des petites gens et, progressivement, il passe aux milieux supérieurs. Il occupe des postes importants. En cours de route, il s'est enrichi, il a été anobli malgré lui, il se juge indigne. Mais ses services à l'État et surtout sa valeur morale lèvent l'obstacle.

- Une ascension morale. Il a acquis ces valeurs patiemment, passant par des hauts et des bas. Malgré quelques comportements négatifs, sa conscience morale lui a évité de tomber dans l'abîme.

Le prix de cette vertu est la sagesse et le bonheur à la Candide, dans son château auprès de son épouse, qu'il dit vertueuse même s'il n'est pas sûr. Autrement, il aurait perdu l'ironie et il ne serait plus Gil Blas. Selon Lesage, l'expérience peut améliorer les êtres, mais jamais les transformer.

L’abbé Prévost

Il est auteur de 50 romans. Son nom est lié à *Mémoires et aventures d’un homme de qualité qui s’est retiré du monde*. Dans le tome VII, on trouve l’histoire de Manon Lescaut (*Mémoire du chevalier Manon Lescaut*). Parue d’abord aux Pays-Bas, elle est condamnée à être brûlée en France. C’est une description de la toute-puissance de la passion. Le chevalier des Grieux rencontre Manon. Il tombe amoureux. Il l’enlève et s’installe avec elle à Paris. Manon est volage. Elle se laisse séduire par d’autres amoureux. Elle entraîne des Grieux dans de multiples aventures. Le chevalier des Grieux continuera d’aimer Manon jusqu’à la mort de celle-ci.

En s’étendant sur les périples de cette aventure, Prévost prétend servir la morale et donner leçons. Selon les juges, c’est une excuse et un artifice de la thèse construite pour justifier une œuvre où le vice garde son charme et les héros expriment l’amertume de l’auteur face à la religion.

Il a mis beaucoup de lui-même dans cette histoire. Il n’a le courage ni de condamner le « héros » ni de condamner l’amour, vu comme une « passion innocente », un charme si puissant qu’il entraîne les humains dans le désespoir et la faute.

L’art de l’incertitude

L’incertitude sous-tend toute l’œuvre. Les plus longs romans semblent incomplets dans la composition. Quand plusieurs intrigues se mêlent (*Mémoires et aventures d’un homme de qualité*) l’une nuance l’autre. Il y a une incertitude qui se trouve dans les romans avec une composition plus rigoureuse. D’autres signes d’incertitude dans l’œuvre romanesque de Prévost sont le mélange entre l’ordinaire et l’extraordinaire, le mélange du connu et de l’exotique et l’hésitation entre le « je » du narrateur et le « je » du romancier, c’est-à-dire, entre le récit réglé par le temps des connaissances et la narration suivant l’ordre des événements.

Thème 4. L’Encyclopédie, testament des Lumières.

La tentation encyclopédique ne date pas du XVIII siècle. Rabelais voulait que l’on ouvrît à l’homme « le vrai puits et l’abîme de l’encyclopédie ». Mais c’était l’ambition d’un érudit.
L’assemblage des connaissances témoignait du patrimoine culturel.
L’organisation de cet appétit de connaissances était à l’aube des Lumières.
Bayle (*Dictionnaire historique et critique, 1695-1697*) avait tenté de faire une histoire objective de l’esprit humain. Il alliait une vaste culture et une méthode d’analyse, et ouvrait la voie aux encyclopédistes.

Une histoire mouvementée
À l’origine, l’Encyclopédie était une simple entreprise de librairie. Elle devint très vite, de la main de Diderot, le témoignage d’une époque « hardie ». Pour réaliser l’édition complète des 28 volumes ont été nécessaires 27 ans de travail et de foi. Il y eut des crises et des difficultés de toutes sortes.

Une société de gens de lettres et d’artistes
Il y eut un grand nombre de collaborateurs de l’Encyclopédie. À côté de Diderot et d’Alembert on trouve ceux qui les secondèrent tout au long du travail et ceux qui collaborèrent occasionnellement.
Les grands écrivains du siècle (Montesquieu, Voltaire, Rousseau…) ont eu une participation épisodique par manque de temps et pour des raisons personnelles : brouilles, dédain de l’anonymat… Mais le nombre des collaborateurs fut de plus en plus grand, assurant au travail encyclopédique un sang toujours renouvelé.

L’origine social des encyclopédistes est révélatrice de l’entreprise, il n’y avait aucun représentant de la noblesse de cour et d’épée ni aucun représentant des ouvriers ni des paysans. Les collaborateurs appartiennent à la fraction dominante économiquement : à la bourgeoisie possédante, qui participe à l’activité productive du pays et qui s’oppose à l’activité des privilégiés.

Une ambition : faire le bilan des connaissances
L’Encyclopédie est un mouvement élevé au génie humain. Il est original dans la manière d’aborder les thèmes. Au lieu du pur exercice de mémoire, on va dans le sens de « l’intérêt général du genre humain ».
D’Alembert définit l’entreprise sous le double aspect d’une « Encyclopédie » et un « dictionnaire raisonné des sciences des arts et des métiers ». L’introduction d’Alembert, avec les « Avertissements » de Diderot, nous place devant un véritable corpus théorique qui assigne aux sciences historiques une place prépondérante.
C’est par l’application d’une méthode rigoureuse dans ce domaine que les Encyclopédistes sont parvenus à dépasser le stade de l’érudition, pour suivre le chemin du progrès qui triomphe de l’erreur et des préjugés. Plus profondément, en affirmant que l’homme était soumis à l’histoire, les philosophes ouvraient l’ère des sciences humaines.

L’Encyclopédie contient l’exposé complet des métiers, des sciences et de la philosophie au XVIII siècle. C’est un énorme répertoire de toutes les connaissances de l’époque. Du point de vue philosophique, c’est une critique des croyances et des préjugés de l’époque.
Si l’on prend la doctrine d’ensemble, on dirait que l’humanité progresse, elle n’est pas condamnée aux mêmes malheurs. Or, ce progrès n’est pas dû à la théologie, mais à la raison libérée. Jusqu’au présent, ce progrès s’est manifesté dans le domaine scientifique. Il ne

devait pas tarder à se manifester dans les autres domaines : la religion, la morale, la politique…

Une technique : la guerre sourde

Les attaqués contre la tradition et les préjugés ne pouvaient passer sans difficulté. La prévention de la méfiance des censeurs donnait lieu aux fausses pistes. Il y avait deux moyens : les renvois et les dialogues.

Le système des renvois perfectionnait le système des notes abondantes et peu commodes pour Bayle. Quand ils rédigeaient un article apparemment orthodoxe, Diderot et ses amis introduisaient les renvois à d'autres sujets qui sapaient les fondements conformistes. À côté des « renvois critique », Diderot distingue aussi les « renvois satiriques ». Ceux-ci, par leur effet burlesque, dégonflent les préjugés.

Parallèlement, les Encyclopédistes font réfléchir en offrant diverses « lectures » d'un même sujet. Ces dialogues permettaient d'éviter tout dogmatisme, et laissaient au lecteur la possibilité de choisir en exerçant sa propre raison. Cela révélait aussi l'esprit pédagogique de l'Encyclopédie.

Des idées : « la force du concept en lutte » (Hegel)

La philosophie encyclopédique ne diffère pas des propos développés par les personnalités du siècle. Les divergences surgissaient par les moyens de lutter. Les seuls points de rencontre entre les réformateurs et les rationalistes-matérialistes qui se multiplient à partir de 1750, sont les attaques contre le système établi.

La doctrine encyclopédique floue dans le domaine politique, économique et social. La dénonciation des abus ne constitue pas un programme suffisant pour établir un ordre nouveau. La partie documentaire et littéraire est très novatrice.

Montesquieu (1689-1755)

Il n'a pas connu la période d'épanouissement de l'esprit philosophique, mais il en est le précurseur.

Vie et œuvre

Il est né près de Bordeaux, au sein d'une famille de parlementaires (haute bourgeoisie). Il devient parlementaire et il se passionne pour les sciences. En 1721, il publie de manière anonyme *Les lettres persanes*, avec un grand succès. Il a de l'argent, donc il se déplace à Paris et il fréquente les Salons, celui de Mme de Lambert, où il est admis comme quelqu'un d'important. Il est reçu à l'Académie Française.

Montesquieu voyageur

Il veut écrire un grand ouvrage sur l'organisation politique de différentes nations. Il entreprend donc un grand voyage à travers l'Europe pour se documenter (Italie, Autriche, Pays-Bas, Angleterre… très longtemps avant de rentrer en France). Il rentre en France, il travaille étant absorbé par la réalisation de son œuvre maîtresse *L'esprit des Lois*. Il visite aussi Mme de Lambert, Mme de Tencin (dans les Salons) et il fait des rencontres importantes.

Son œuvre apparaît publiée à Genève (il avait peur) et on la réédite 22 fois dans un livre qui devient très connu, et traduit en toutes les langues. Attaqué par les Jansénistes et les Jésuites, l'ouvrage est dénoncé à Rome. Il a peur de devoir s'exiler. Il aura de la chance, et mourra tranquillement chez lui, après une vie intellectuellement intense.

Les lettres persanes

Ce sont 161 lettres parues en 1721. Quand il commence cet ouvrage, il a 32 ans. À cette époque-là, l'Orient est à la mode, quelque chose qui attire les lecteurs. Les gens de la haute bourgeoisie voyagent afin de perfectionner leur éducation. Il y a deux persans (Usbek et Rica). Ils ont quitté Ispahan pour leur sécurité, ils arrivent à Paris et ils établissent des rapports épistolaires avec leurs amis en Perse. Ils décrivent avec humour les habitudes des français, les institutions afin de réaliser une satire morale et politique de la France.

L'esprit des Lois

Montesquieu distingue trois types de gouvernement :

- Despotique, fondé sur la peur. Il est toujours entre les mains d'un seul homme.
- Monarchique, fondé sur l'honneur. Le pouvoir est exercé par des pouvoirs intermédiaires.
- Républicain, fondé sur la vertu politique. L'autorité est entre les mains du peuple.

Il indique les moyens de maintenir ces principes (éducation, lois, justice….) et le danger de les laisser corrompre. Il étudie dans quelle mesure, et à quelles conditions, chaque gouvernement a le pouvoir ou le devoir de faire la guerre. Mais les lois ne sont pas faites pour l'État seulement. Elles sont faites aussi pour le peuple. On assure sa liberté en évitant de réunir dans une même main deux des trois pouvoirs : législatif, exécutif et judiciaire. Séparés ils servent de frein les uns les autres. C'est à cette époque que l'Angleterre doit la liberté dont elle jouit.
Le législateur doit tenir compte du climat et du terrain (théorie des climats) : les habitants des pays froids, sont plus indépendants ; les habitants des pays chauds, sont plus disposés à la servitude. Mais cela ne justifie jamais l'esclavage.
On peut combattre les effets du climat par les lois, mais on ne peut modifier les lois générales que par l'exemple. Montesquieu parle aussi de l'importance des différentes religions.

Montesquieu moraliste

Il se dit « uniquement attentif à regarder les hommes ». Dans toute son œuvre on voit des remarques psychologiques. Son étude des caractères et des mœurs est plus spirituelle que profonde. Dans les *Lettres persanes*, il fait décrire la société de son temps par des étrangers. Artifice employé par des auteurs antérieurs (*La Bruyère*). Ce procédé lui permet de montrer la société sous ses principaux aspects (cour, salons, théâtres, cafés, monde littéraire, les Parisiens…) et de cerner des types caractéristiques. Il est sévère pour les Français, leurs institutions et leur genre de vie. Sa critique n'épargne ni l'Église ni le Roi, et elle est tempérée par l'humour et par la gaieté. Les *Lettres persanes* ne font qu'annoncer son œuvre majeure : *L'esprit des Lois*.

Sa pensée politique

Par sa formation de magistrat, il a réfléchi sur les lois dès sa jeunesse. Il a cherché leur manière d'être, et il a consacré sa vie à cette étude, pour instruire les juristes et les aider dans leur tâche. Ses idées sont présentées sous une forme systématique : il va du général au particulier. Son argumentation est toujours fondée sur des faits d'expérience. C'est par sa grande nouveauté et son grand mérite qu'il va renoncer à la spéculation abstraite.
On voit le souci de la réalité concrète dès le début du livre : « Les lois sont les rapports nécessaires qui dérivent de la nature des choses ». Cela signifie que les lois doivent varier suivant le climat, les mœurs, les religions, les gouvernements. Il n'a pas inventé la théorie selon laquelle les climats déterminent les caractères des différents peuples, mais c'est à lui que cette théorie doit sa fortune.

Montesquieu constate que les lois ne sont pas forcément bonnes du fait qu'elles résultent de causes naturelles. Parfois elles ne concernent pas avec les droits de la conscience. Si l'on veut qu'elles se modifient dans les sens de la justice, il faut d'abord éclairer les esprits.
C'est ce qu'il a tenté de faire lui-même, animé par un profond respect de la nature humaine.

La sagesse de Montesquieu
Sa pensée est novatrice, mais elle ne va au-delà de certaines limites. Il se moque de la religion comme philosophie. Il reconnaît sa valeur comme institution sociale, de même qu'une monarchie équilibrée lui semble préférable à tout autre bouleversement.
Montesquieu n'est pas un révolutionnaire, mais un esprit modéré, qui se garde de tout excès et essaie de concilier la liberté avec l'ordre.
De ses œuvres se dégage une sagesse personnelle qui évite le piège des passions et des emportements. Il pense que le premier devoir de l'homme est d'accepter son destin et de s'accommoder de la vie, car « ce n'est point à cette vie de s'accommoder de nous ». Il a lui-même appliqué cette règle lorsque la maladie l'a rendu presque aveugle. Son existence représente un continuel effort de courage.
Sa ténacité, cependant, ne doit pas faire croire que Montesquieu était un être froid. Par son travail, il a cherché à améliorer le sort des hommes en leur permettant de comprendre le milieu dans lequel ils doivent vivre.
La maxime ambition de sa vie, en tête de l´esprit des lois : « C´est en cherchant à instruire les hommes que l'on peut pratiquer cette vertu générale qui comprend l'amour de tous ».

L'art de Montesquieu
Ce qu'il prime dans l'Eprit des lois est le souci de clarté. Il divise les ouvres en de nombreux chapitres, et les chapitres en de nombreux paragraphes. Son développement est un peu long : il coupe le chapitre en deux. Au début de chaque livre il y a une idée générale à venir pour orienter le lecteur. Parfois l'excès de divisions peut rompre la suite des idées. Montesquieu cherche toujours à piquer la curiosité. Il propose des sujets de réflexions, et il aime aussi les allusions. Ce qui domine l'ensemble est un style sobre et vigoureux. Malgré la brièveté des phrases, le rythme y est sensible.

Diderot (1713-1784)

Diderot est l'une des figures les plus attachantes de son siècle. Il apparaît comme la figure la plus représentative du XVIII siècle militant. Il a été l´âme de la lutte philosophique et le directeur de l'Encyclopédie. Auteurs des romans, de pièces de théâtre, d'essais philosophiques, il est à l'origine d'un genre nouveau : la critique d'art.

Sa vie
Il a été issue de la bourgeoise aisée de province et destiné à être prêtre. Il part pour Paris et pour se gagner sa vie, il exercera toutes sortes de métiers. L'un de ses premiers ouvrages, *Lettre sur les aveugles* (1749), lui vaut plusieurs mois de prison. On lui confie la direction de l'encyclopédie. Cette tâche devient son activité essentielle. Il devient grand ami de Rousseau et ils se brouilleront quelques années plus tard.
Il écrit pour le théâtre et fait le compte rendu des différentes expositions de peinture dans la capitale dans les salons (1759-1781). Il mène une vie modeste.
Catherine II, impératrice de Russie, lui achète sa bibliothèque et il est nommé « bibliothécaire ». Il est donc invité à Saint-Pétersbourg (1773) où il passe ses dernières années dans l'aisance.

Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient.
Cette œuvre, jugée irrévérencieuse à l'égard de la religion, il lui vaut quelques mois d'emprisonnement. L'œuvre, avec des propos antireligieux, est un moyen d'étudier le passage de la sensation au jugement chez un aveugle qui recouvrerait la vue.

Le fils naturel ou les épreuves de la vertu.
Dorval, de naissance illégitime, tombe amoureux de la fiancée de son meilleur ami. Il résiste avec vertu à cette passion. Le hasard lui fait découvrir que cette jeune fille est sa propre sœur. Il trouvera le bonheur auprès d'une autre femme. Au théâtre, cette œuvre est un échec, elle est jouée une seule fois, en 1771.

C'était l'exemple du théâtre que prétendait instaurer Diderot. Le didactisme fige la pièce et ralentit l'action. Le ton est conforme aux intentions morales de l'auteur. Les caractères des personnages mélange de démesure et de quotidien qui gênent l'effet théâtral.

Le neveu de Rameau.
Le dialogue a une base véridique entre Jean-François Rameau, bohème parisien et neveu du célèbre musicien, et un philosophe, vraisemblablement Diderot lui-même. C'est une conversation sur les grands thèmes de l'époque : le roman, la musique, la morale, la philosophie… mais elle est entrecoupée de pantomimes : Diderot raconte comment le neveu de Rameau mime les situations.

Jacques le fataliste.
Jacques, en voyage avec son maître, entreprend de lui raconter ses amours. Ses confidences sont constamment interrompues par des événements imprévus ou des récits insérés par l'auteur.

Le philosophe
Diderot n'a pas élaboré de système philosophique cohérent. C'est à un fourmillement d'idées tout au long de son œuvre qu'il a doit son influence.

L'athéisme
Il n'est pas déiste comme Voltaire, qui compare Dieu à un « grand horloger ». Il ne reconnaît dans le monde qu'une réalité, la matière, dont il entrevoit les perpétuelles mutations : « tout est un flux perpétuel » et « naître, vivre et passer, c'est changer de forme » (Rêve de d'Alembert).

La morale naturelle
Dès lors, il n'y a plus de bien ni de mal. Tout ce que la nature a produit doit avoir une utilité puisque cela existe. Diderot reconnaît la toute-puissance des instincts, sans pratiquer une apologie du vice comme fera Sade.

L'homme de théâtre
Le théâtre traditionnel ne le satisfait pas : la tragédie classique manque de naturel (choix des sujets, style…) ; et la comédie est trop bouffonne pour transmettre des messages. Dès 1748, il esquissait une dramaturgie nouvelle. Il crée un genre dramatique nouveau : le drame bourgeois. Il choisit les sujets dans la vie quotidienne.
Au premier plan on trouve les relations sociales et familiales. Le décor, le costume et le langage doivent donner l'illusion de la réalité. Pour être plus proche de la réalité, il prend ses distances par rapport aux classiques en supprimant la versification.
Le public, d'ailleurs, a changé. Il n'en est plus aristocratique, mais bourgeois, et il a d'autres soucis : le travail, la famille, la vertu…
Mais à trop vouloir démontrer, Diderot a enlevé tout ressort dramatique à ses deux pièces,

qui n'obtinrent aucun succès. Il a pourtant montré à Beaumarchais la voie d'un nouveau théâtre.

La modernité du romancier

D'un côté, *Le neveu de Rameau* est un ouvrage inconnu du public du vivant de l'auteur. Il est publié en 1805, en allemand, traduit par Goethe et revint en France retraduit de l'allemand en 1821. Est une satire, un pot-pourri de libres propos sous la forme de court dialogue sous l'apparence de l'incohérence superficielle de la conversation. La forme essentielle de ce roman est le dialogue. Le dialogue entre Moi et Lui, entre le philosophe et le neveu de Rameau, illustre une sorte de joute entre deux points de vue. Chacun prend tour à tour l'avantage sans jamais terrasser l'adversaire. Entre les deux personnages s'établit une sorte de complicité. C'est une apparence décousue, car la pensée naît du mouvement même du dialogue.

Le caractère ondoyant de l'œuvre provient ainsi directement de la forme du dialogue. La modernité de *Le neveu de Rameau* c'est que Diderot ne fait pas une œuvre qui lui est extérieure. Dans ces dialogues il cherche à redéfinir son rôle de philosophe : il se met en question. D'après Goethe l'œuvre est « est une bombe au milieu de la littérature ».

D'un autre côté, selon Goethe aussi, *Jacques le fataliste* est « un énorme festin ». Cette œuvre est déroutante et inclassable. Ce « roman » n'apparaît pas comme un ouvrage unique, mais comme la juxtaposition d'intentions et de structures diverses. L'enchevêtrement des thèmes et des formes romanesques confère la vie aux héros.

L'auteur ne les décrit jamais, Diderot laisse au dialogue le soin de réaliser les personnages. L'originalité de Diderot se doit donc au dialogue qu'il entretien avec le lecteur.

Pour les critiques, c'est un anti-roman. Il peut être défini comme tel : il ne se conteste pas de raconter et il pose des questions sur ce qu'il est et sur le genre romanesque lui-même.

L'art de Diderot

Les productions de Diderot ont les qualités et les défauts de l'improvisation. Elles masquent d'équilibre, de mesure, de fini… Elles ne manquent pas de vie, d'éloquence et de poésie. Appliquant à son œuvre le conseil qu'il donne aux artistes, Diderot observe autour de lui et, dans ses écrits, il dépeint beaucoup plus qu'il analyse.

Il a un caractère passionné, il vit tout ce qu'il pense. L'idée l'enflamme, et elle prend naturellement la forme oratoire. Cela explique que ses deux plus grands romans aient la forme de romans-dialogues. En poésie, Diderot est, avec Rousseau, celui qui a introduit la musique de la poésie dans la proche.

Voltaire (1694-1778)

Il est la suprématie incontestée sur la littérature et la pensé de son temps. Il exprime ses idées sous toutes les formes : théâtre, poésie, contes, œuvres historiques, essais philosophiques, lettres, pamphlets… Il est un passionné pour les Beaux-Arts, la science, la politique, l'économie, la philosophie…

Il a étudié la civilisation de son temps, celle des siècles passés et des autres pays. Il est écrivain d'une culture encyclopédique, auteur d'une œuvre immense, il s'est aussi engagé personnellement dans la lutte pour la justice et la liberté.

La vie de Voltaire.

Jeunesse (1694-1729)

De nom François-Marie Arouet, il est né à Paris, dans le milieu bourgeois aisé et cultivé. Il a fait les études chez les Jésuites, où il prend un esprit souple et une aversion profonde pour le Jansénisme qui méprise l'homme. Il se consacre à la poésie et il fréquent les salons parisiens, où il est un esprit apprécié.

Il est emprisonné suite à une satire politique sur le règne de louis XIV. Il travaille alors à la Henriade et à Œdipe. La tragédie Œdipe (1718) a un grand succès.
Il prend donc le nom de Voltaire, anagramme d'Arouet le Jeune : AROVE. L. I.
Il devient le poète à la mode et avec plus d'héritage. Il se lance dans des spéculations financières et obtient une solide fortune.
Après, il s'exile en Angleterre (affaire chevalier de Rohan) où il écrit ses *Lettres philosophiques* (1734). Il y exprime son admiration : pour la bourgeoisie commerçante et financière, pour l'essor des sciences et de la philosophie et pour l'esprit de tolérance de ce pays.

Voltaire et Madame du Châtelet (1729-1750)
Il rentre en France. À cause de la condamnation de ses lettres philosophiques, il est réfugié chez la marquise du châtelet. Cela sera une période très féconde. Il écrit des comédies. Il s'intéresse à la physique de Newton et à l'astronomie. On trouve alors sa correspondance avec Fréderic II de Prusse.
Voltaire rentre à Paris en 1744. Il est nommé historiographe du roi. Louis XV sent que ses idées sont un danger pour son régime et Voltaire tombera en disgrâce. Madame du Châtelet meurt, et Voltaire part pour Berlin, invité par Frédéric II.

Voltaire et Fréderic II : l'intermède Prussien (1750-1759)
À la cour de Prusse il est accueilli avec beaucoup d'honneurs. Les premiers temps sont sereins. Voltaire est bientôt déçu. Il se brouille avec le roi et il prend la fuite. Il se réfugie d'abord en Suisse, près de Genève. En 1759 il regagne la France et s'installe à Ferney, près de la frontière suisse.

Le patriarche de Ferney (1759-1778)
Il y a une construction d'un château dans ses domaines, une église dans le village où il a son banc réservé. Ferney devient une sorte de cour, et on appelle Voltaire « le patriarche ». Ferney devient la capitale européenne de la lutte philosophique. On vient le voir de toutes parts. Il développe une petite industrie et améliore la condition des paysans. Rendant ce temps-là, il a une énorme correspondance et d'innombrables pamphlets.
Il fait campagne en faveur des victimes judiciaires (le cas de Calas). Le final est une apothéose : on couronne son buste sur la scène de la Comédie-Française. Il meurt quelques mois plus tard, en 1778, à l'âge de 84 ans.

Parmi les principales œuvres de Voltaire, on trouve :

- *Les lettres philosophiques.*
- *Lettres Anglaises (1734).* Ces 25 lettres marquent le point de départ de sa philosophie et le début de l'influence anglaise en France au XVIII siècle. Il y aborde tous les sujets : la religion, la science et la philosophie, la politique, la littérature, et une réflexion critique sur les pensées de Pascal.

a) **La religion.** Les 7 premières lettres traitent de la religion en Angleterre, de son esprit de tolérance. Il fait une critique indirecte à la religion catholique.

b) **Sciences et philosophie.** Voltaire accorde une grande importance à l'expérience scientifique. Il se méfie de la réflexion abstraite et de la spéculation métaphasique. Il critique Descartes, et essaie de vulgariser les découvertes de Newton.

c) **Littérature.** Il fait l'éloge des tragédies de Shakespeare, et traduit quelque unes. Il présente aussi au public français quelques auteurs de la Comédie anglaise.

d) **Pascal.** Voltaire a toujours été choqué par la rigueur morale janséniste. Il fait des commentaires critiques sur les pensées de Pascal. Par cette œuvre, Voltaire a voulu faire réfléchir ses concitoyens sur la situation de la France, en leur proposant un modèle de réflexion qui ne soit ni abstrait ni trop lointain.

Les contes

Voltaire a écrit ces histoires pour distraire les cours princières qu'il fréquentait. Il les considérait comme des œuvres mineurs, des « bagatelles ». Elles constituent aujourd'hui la partie la plus vivante de son œuvre. Des récits où : les aventures se succèdent à un rythme très rapide sans grand souci de vraisemblance et la psychologie des héros est à peine esquissée.
Cette liberté dans l'écriture fait que ces contes conservent leur fraîcheur souvent, une réflexion générale fait l'unité du conte. Parfois, il donne le thème dans le sous-titre.

- *Zadig ou celui qui dit la vérité* (1747). Zadig est un jeune babylonien riche et plein de qualités. Celles-ci le font accéder à de hautes fonctions, et il est persécuté.

- *Candide ou l'optimiste* (1759). L'histoire commence en Allemagne, au château du baron de Thunderten-Tronka où vivent heureux Candide, Cunégonde, la fille du baron, et Pangloss le philosophe. Ils sont entraînés dans des aventures qui les séparent. Candide est amoureux de Cunégonde. Il part à sa recherche avec Pangloss. Les désastres et la cruauté qu'ils rencontrent prétexte à dénoncer tout le mal dont les hommes sont les responsables, réfute l'interprétation de Leibnitz : le mal n'existe pas « tout est bien dans le monde ».

Les ouvrages historiques

Le propos historique de Voltaire est de plus en plus vaste. On trouve un grand nombre de titres dans ce domaine.
Dans son *Essai sur les mœurs*, il s'occupe de plusieurs siècles et de plusieurs continents (Amérique, Extrême-Orient…). Voltaire pense que c'est le hasard qui domine l'histoire, et que souvent des causes infimes expliquent les plus grands événements, même s'il y discerne une lente marche vers le progrès.
Il est confiant dans le siècle des Lumières et de l'Encyclopédie, qui doit annoncer des jours meilleurs après le fanatisme qui a imprégné la fin de règne de Louis XIV.

La documentation est abondante, mais la philosophie prend le dessus sur les faits. L'histoire de la civilisation est pour lui une lutte entre le fanatisme et la raison où celle-ci finit par triompher, malgré quelques défaites passagères.

Voltaire est toujours un passionné pour le théâtre. Il lui a valu la célébrité de son vivant. Il croyait faire passer à travers ses pièces ses idées. Il est disciple de Racine et imitateur maladroit de Shakespeare. Il a fait parfois preuve d'originalité, mais son côté d'auteur dramatique ne mérite pas d'être abordé. L'éclat de son théâtre cachait la décadence d'un genre hérité du XVII siècle : la tragédie.

Les pamphlets

Ce sont des œuvres brèves. Il trait des sujets d'actualité. Ces pamphlets sont souvent diffusés clandestinement. Les plus nombreux d'entre eux sont les pamphlets antireligieux. D'autres s'attaquent aux erreurs de la justice. Il a aussi ridiculisé ses adversaires (Rousseau).

La correspondance

C'est la partie la plus variée de son œuvre, avec les Contes. Il s'agit de 10000 lettres, parfois 20 par jour. Elles embrassent la plus grande partie du XVIII siècle, et tous les sujets y sont abordés. On y trouve toutes les facettes du personnage.

La pensée de Voltaire

La philosophie est présente dans tous ses écrits, en vers et en prose. Son génie est avoir été un vulgarisateur des idées de son siècle. Sa pensée est plus généreuse qu'originale.

Dieu

Il admet un Dieu comme la seule explication possible d'ordre universel. Dieu est « le grand horloger ». La croyance en un Dieu est nécessaire, « Déisme ». On voit donc que Voltaire n'est pas athée comme certains encyclopédistes.

Tolérance et liberté

La tolérance est une de ses grandes passions. Chaque homme a le droit de vivre à sa guise, pourvu qu'il ne gêne pas son voisin. Aucune idée ne vaut qu'on y sacrifie des hommes.

Le devoir social

Nous n'avons pas le droit d'être inutiles. Notre passage sur terre doit être utile aux autres. C'est la morale des philosophes. La cause du progrès est entre nos mains, les mains des humains. Il faut travailler à le faire avancer, chacun dans sa mesure, sans paresse mais sans trop d'ambition. Mais il faut nuancer cette pensée. Voltaire distingue deux catégories d'hommes : une élite pesante, internationale avec un rôle dans le développement de la civilisation ; et une masse qui ne pense guère, et qui est manipulable.

On ne doit pas renoncer à éclairer cette masse, mais dans l'état actuel des choses, il serait absurde de vouloir que les masses encore ignorantes deviennent dirigeantes.

L'art de Voltaire

Les idées de Voltaire sont peut-être discutables. Mais on ne peut pas nier ni le génie ni le style. Voltaire a gardé la clarté nécessaire pour s'adresser à un grand public : clarté dans l'exposition et limpidité dans l'argumentation. Si la clarté accroche le lecteur, son esprit séduit. Voltaire utilise avec maestria l'ironie, son arme préférée. Parfois, il la déguise en naïveté, parfois elle devient mordante.

Il excelle à ridiculiser ses adversaires. Rousseau parlait de l'état de nature dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité*, il répond en faussant le raisonnement jusqu'à l'absurde et attire les rieurs de son côté. Son art est essentiellement intellectuel, mais il n'a rien d'abstrait. Son imagination précise qui ne se perd pas dans aucun détail. Son style n'est ni flou ni vague, il ne joue pas avec les demi-teintes. C'est pourquoi il a été pris pour le modèle de l'art français (EX : « Le vieillard reçut les deux étrangers sur un sofa matelassé de plumes de colibri et leur fit présenter des liqueurs dans ses vases de diamant… »).

Le style de Voltaire est son meilleur atout, et le secret de son influence énorme sur son époque. Il explique aussi son succès jusqu'à nos jours. Par sa plume il a contribué à répandre les idées philosophiques et l'esprit critique que rien n'arrête.

Il a attaqué l'Ancien Régime et préparé la Révolution, bien qu'il ait détesté toute forme massive de démocratie. Il a attaqué aussi la religion, mais il fut lui-même l'objet d'un véritable culte qu'il accepterait avec plaisir.
Il est plus brillant que profond, il a été l'anti-Rousseau, le porte-parole de toute une époque.

Jean-Jacques Rousseau (1712-1778)

Il est considéré comme l'auteur le plus intéressant du XVIII siècle. Il ne s'est pas senti à sa place dans son époque. Il s'est senti mal à l'aise dans un monde aux manières aristocratiques, né en Suisse, vivant en France, rêvant de république sous une monarchie, il ne semblait à personne. Il a ouvert des chemins nouveaux dans les domaines de la philosophie, de la morale, de la littérature.

Sa vie

De l'enfance à la gloire (1712-1755)
Il est né à Genève dans une famille protestante d'origine française. Il a eu une enfance instable à cause de la mort de sa mère, à sa naissance, au placement en pension…
Une nuit, les portes de Genève étaient fermées, et il décide de partir en France. À seize ans, il est recueilli près de la ville d'Annecy par une femme récemment convertie au catholicisme, Mme de Warens. Cette rencontre le marquera toute sa vie. Après, il aura une vie de vagabondages. Il exercera tous les métiers. À 20 ans, il retourne s'installer avec Mme de Warens aux Charmettes. Il y connaît une époque de bonheur intense auprès de celle qu'il appelle « Maman », de manière quelque peu incestueuse. Rousseau profite de cette pause pour faire sa culture autodidacte. Mme de Warens se lasse de lui, et il doit quitter le Charmettes en 1740. Il vit donc à Paris, de leçons de musique. Il fait connaissance de personnes influentes : Voltaire, Diderot… qui deviennent des amis intimes.
Il écrit des articles sur la musique pour l'Encyclopédie. Il écrit et compose beaucoup pour essayer de se faire connaître.
Il se lie (1741-1749) avec une servante d'auberge dont il aura cinq enfants, tous confiés aux Enfants trouvés. Il devient célèbre avec le thème qu'il développe dans son *Discours sur les sciences et les arts* : « L'homme est naturellement bon, c'est la société qui déprave les mœurs ».
Il entreprend de réformer sa vie en accord avec sa doctrine : simplicité, vertu, pauvreté. En 1754, il fait un approfondissement du premier discours dans le *Discours sur l'origine de l'inégalité*. Il gagne beaucoup d'ennemis : il s'en prend à la société. Il part pour Genève et revient au protestantisme.

La retraite féconde

Il est invité par Mme d'Épinay à l'Ermitage, près de Paris. Ici, il était calme pour poursuivre son activité littéraire. Il travaille á l'œuvre *L'Émile*, au *Contrat social* et à *La nouvelle Héloïse*. En 1778 il s'installe à Montmorency. Il aura quatre années de tranquillité. Il va s'attirer beaucoup d'ennemis à cause de la *Lettre à l'Alembert*. Il condamne le théâtre, et coup sur coup il fait paraître : *La nouvelle Héloïse, Le contrat social* et *L'Émile*. Ces trois ouvrages développent, dans des registres différents, l'idée centrale de la bonté de l'homme dans l'état de la nature.

L'errance et la solitude

Rousseau développe un système qui paraît dangereux aux catholiques. En 1762 le Parlement condamne *L'Émile*. Il est jugé indésirable partout, abandonné de ses amis et il part huit années d'exil. En 1770 il est revenu à Paris, il s'installe dans un petit appartement où il vit. Il est bouleversé par un délire de persécution, se croyant partout attaqué, il entreprend l'écriture des *Confessions*, pour essayer de se justifier. Conformément à sa

volonté, ces confessions ne seront publiées qu'après sa mort. Entre 1776 et 1778 il compose les *Rêveries d'un promeneur solitaire*. Il meurt subitement en 1778.

Principales œuvres :

Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes (1755)
En 1754, il participe de nouveau au concours de l'Académie, dont la question est : « Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes, et si elle est autorisée par la loi naturelle ».
Dans son discours, Rousseau distingue entre une inégalité naturelle et une inégalité sociale. Il n'utilise pas des faits historiques ou scientifiques pour soutenir son argumentation, ou lieu de cela il laisse parler son imagination et fait des hypothèses, en reconstituant, par le raisonnement, l'évolution de l'homme telle qu'il la conçoit. Ses conclusions sont très hardies pour l'époque. Certaines phrases ont déjà des accents révolutionnaires.

Julie ou la nouvelle Héloïse (1761)
C'est un roman par lettres entre cinq personnages : Julie et Saint-Preux qui s'aiment, Claire (l'amie de Julie), Milord Edouard (ami de Saint-Preux) et Monsieur de Wolmar (mari de Julie). Il s'agit d'un roman d'amour et il est traité de morale (comment concilier l'amour et le devoir ?). Le titre renvoie à l'histoire d'amour du Moyen Âge de Héloïse et Abélard.
La thèse de Rousseau montre qu'il est possible d'échapper aux corruptions sociales et de respecter la vertu, au contact de la nature. Dès sa parution, l'œuvre connut un immense succès.

L'Émile ou De l'éducation (1762)
C'est un roman pédagogique. Le titre reprend le nom du héros. Le livre n'offre pas de recettes pratiques. Il représente les « rêveries d'un visionnaire sur l'éducation ». Il s'agit d'abord de préserver la liberté naturelle de l'enfant ; puis, d'en faire un homme libre et vertueux. L'enfant, confié à un précepteur, grandit à la campagne, tenu à l'écart de la société et des livres. Son éducation est progressive. Elle s'adresse d'abord aux sens, puis à l'intelligence, puis à la sensibilité.

Les confessions (1765-1770)
En 1764 paraît une brochure anonyme qui attaque Rousseau dans sa vie privée. Pour se justifier, il décide de dévoiler l'histoire de sa vie afin de prouver à la postériorité la pureté de ses intentions. Il prétend se raconter avec une sincérité totale. En l'absence d'un journal, Rousseau manque de points de repère précis. Il y a des erreurs, des oublis, des embellissements par le souvenir… Le plus important de tout cela est l'extrême attention avec laquelle Rousseau cherche à expliquer son comportement et ses réactions. C'est un témoigne exceptionnel sur la psychologie de l'homme.
Les confessions est l'ouvrage le plus connu et le plus lu de Rousseau.

Les rêveries d'un promeneur solitaire (1776-1778)
C'est la dernière œuvre de sa vie. Rousseau est abandonné de tous, et il décide d'écrire pour lui seul. Le ton de l'ouvrage est apaisé et mélancolique. Les analyses sur son âme sont des réflexions philosophiques sur sa vie. L'amour pour la nature est sensible dans beaucoup de pages. Il s'y montre un brillant écrivain.

La pensée de Rousseau
L'œuvre de Rousseau comporte dans le style et la présentation deux côtés opposés : rêverie et logique. Mais toute sa pensée se regroupe dans la cohérence d'un système. La doctrine de Rousseau se résume en ce principe : « la nature a fait l'homme heureux et bon, mais la société le déprave et le rend malheureux ». Rousseau est convaincu que l'homme est capable de vertu et que toutes les passions, prises dans leur tendance primitive, sont naturellement bonnes. Tout le

bien vient de la nature, tout le mal vient de la société. L'homme est né libre, la société le corrompt. Il est fait pour le bonheur, mais la société le rend misérable et amer. Plus la civilisation progresse, plus la dépravation augmente, et plus les inégalités deviennent scandaleuses.
Ces idées s'opposent radicalement à celles de Voltaire et du clan des philosophes.

L'art de Rousseau

Rousseau n'est pas un écrivain froid. Il prend la plume dominé par son extrême sensibilité. Le but de son art est traiter de communiquer au lecteur l'émotion qu'il éprouve. Il n'est pas spirituel comme Voltaire ou vif comme Diderot. Son art consiste à raconter pour émouvoir. Si les scènes qui font appel à la sensibilité ont un grand pouvoir captivant, la présentation des idées a besoin du secours de l'éloquence.
On trouve dans les ouvrages de Rousseau tous les procédés oratoires : apostrophes, prosopopées, interrogations répétés… Parfois la phrase se ramasse, l'ironie se fait dure, pour mieux frapper l'adversaire. Dans sa fougue et sa spontanéité, Diderot avait déjà restitué à la prose la cadence oratoire. Rousseau lui donne une qualité nouvelle : l'harmonie. Le rythme de son œuvre est un peu alangui, les sonorités pleines et douces, prolongées souvent par des « e » muets, font de sa prose un ensemble harmonique et équilibré.
Le caractère difficile de Rousseau l'a éloigné peu à peu de tous ses contemporains philosophes. Aujourd'hui, c'est son œuvre qui apparaît comme la plus féconde. Il est attaché à la question du devenir de l'homme et a donné un nouvel élan à la philosophie, la politique et la pédagogie.
Par sa sensibilité extrême, son goût sans partage pour la nature et l'harmonie de certains pages, il annonce déjà le romantisme.

Thème 5. Sensibilité et préromantisme.

Au XVII siècle, les théologiens et les moralistes considéraient les sentiments comme néfastes. Par contre, au XVIII siècle les sentiments sont au premier plan.

Éloge des passions

Au XVIII siècle, le mot « passions » recouvre tous les sentiments violents qui engagent l'être tout entier, et en premier lieu l'amour et ses effets. L'origine vient de l'Angleterre à travers de deux romans : *Clarisse Harlowe* (Richardson) et *Tom Jones* (Frelding). En France, on voit la description des passions dans *Manon Lescaut* (l'abbé Prévost) et *La nouvelle Héloïse* (Rousseau).
L'analyse des passions pénètre le domaine philosophique. Pour les philosophes cet analyse est la base de toute activité. Les passions, si longtemps refoulées, occupent le premier plan. Diderot, dans l'article *Passions*, dit : « Ce sont les passions qui mettent tout en mouvement, qui animent le tableau de cet univers, qui donnent, pour ainsi dire, l'âme et la vie à ses différents parties ».

Éloge de la nature

Suivre ces passions c'est d'abord suivre la nature. Le mot « nature » a aussi une grande importance dans ce siècle. Il désigne d'abord tout ce que les lois de la raison avaient censuré au XVII siècle. Il s'agit d'un renversement complet par rapport au siècle précédent. On fait de nouveau confiance à l'homme qui peut progresser et arriver au bien en suivant sa nature.
On ne cherche pas à éliminer la religion, mais la religion révélée est remplacée par la religion naturelle. La nature retrouvée semble offrir un nouveau moyen d'atteindre la vérité. Ce que veut dire que Dieu ne l'impose plus aux hommes, ce sont les hommes qui arrivent à Dieu en se conformant à leur nature.
On est loin de la rigueur janséniste de Pascal qui exigeait toujours plus de l'homme. Dans cet enthousiasme pour la nature, on entend d'abord par « nature » un état primitif antérieur à toute civilisation qui précède le stade de la réflexion.
Au cours du siècle, la notion de nature s'affine. Elle devient dynamique, désigne le guide qui conduit l'homme vers son accomplissement et mène l'humanité vers le progrès et le bonheur. La nature est devenue donc la raison du cœur.

L'éloge du bonheur

Diderot écrivit cette phrase : « Il n'y a qu'un devoir : être heureux ». Le thème du bonheur revient comme leitmotiv dans la littérature du XVIII siècle. On ne pense plus au tragique de la vie, on ne pense plus à la mort. On pense aux plaisirs et au bonheur. Le bonheur est presque toujours mis en relation avec les sentiments et la simplicité d'une vie naturelle. Seulement croire qu'il suffit de suivre la nature pour être heureux et éviter les conflits serait trop simple.
Rousseau, dans son œuvre *La nouvelle Héloïse*, montre que la recherche du bonheur naturel peut mettre en danger l'ordre social. Pour obéir à son devoir, Julie doit surmonter les désirs de son cœur en se montrant vertueuse. C'est la vertu qui permet de sublimer nos désirs sans pourtant y renoncer, en les plaçant à un niveau supérieur, spirituel, pour en jouir plus intensément. La vertu exige de lourds sacrifices mais elle seule permet de réconcilier le cœur et le devoir.

Les genres littéraires

De Bernardin de Saint-Pierre à Senancour, toute l'étendue sépare le roman descriptif des « songes libres et incorrects d'un homme souvent isolé ».

Bernardin rappelle Rousseau et la philosophie vertueuse des Lumières et l'autre annonce Chateaubriand et les tourments de la conscience. Tous les deux sont les pôles du préromantisme : Paul et Virginie montre les décors, les passions, l'amour… ; Oberman nous offre des héros et l'ambition de la nouvelle littérature.

La poésie

Elle ne peut se développer. Paralysée par l'imitation des classiques, la poésie du XVIII siècle devient très artificielle. Le genre poétique ne correspond pas au génie de ce siècle philosophique. La musique des mots on la trouve dans la prose de Rousseau et Diderot.

Le théâtre

Le théâtre, comme toujours, reste e genre le plus apprécié du siècle. Voltaire est le plus grand dramaturge de son temps.

Les noms qui dominent aujourd'hui le panorama théâtral sont : Regnard, Lesage, Marivaux et Beaumarchais. Regnard suit la tradition moliéresque ; Lesage est surtout romancier (*Turcaret*) ; Marivaux excelle discours amoureux, analyse du cœur féminin et norme classique…

D'autre côté, Beaumarchais offre une comédie de mœurs. *Le barbier de Séville, Le mariage de Figaro et La mère coupable,* montrent la vérité de la société. Ses personnages sont empruntés à la société du XVIII siècle et traitent de problèmes de l'époque, notamment de l'opposition noblesse/bourgeoisie. Il prend ainsi ses distances par rapport à l'Antiquité restait encore le modèle des auteurs dramatiques du XVIII siècle.

Le roman

La poésie est une grande partie du théâtre. Elle reste fidèle aux modèles classiques. On peut les appeler post-classiques.

On assiste au grand épanouissement du roman au XVIII siècle. Lesage, Marivaux, l'Abbé Prévost, Diderot, Rousseau, Laclos, Sade, témoignent de cette vitalité. Cela va du roman picaresque (*Gil Blas* de Lesage) au roman noir (Sade), en passant par le roman par lettres (*La nouvelle Héloïse* de Rousseau).

Bernardin de Saint-Pierre (1737-1814) : « pastorale » et vertu.

Bernardin de Saint-Pierre fait son premier voyage à 12 ans. Quand il revient de la Martinique, il reprend ses études et devient ingénieur. Il a un tempérament exalté. Il fait de nombreux voyages avant d'être nommé capitaine-ingénieur du roi dans l'île de France. Il est revenu à Paris et il devient ami de Rousseau, et se consacre à la littérature. En 1784, il publie *Études de la nature*. Dans le quatrième volume de cette œuvre, il y a une histoire de Paul et Virginie. Le succès de cette histoire est immédiat.

Bernardin de Saint-Pierre, comme Rousseau, est un misanthrope. Il se tourna vers la nature comme vers un paradis perdu. Avec ses *Études de la nature*, il voulait « représenter les trois états par où passent la plupart des nations : celui de la barbarie, de nature et de corruption ». Il comptait prouver l'existence d'une Providence bienfaisante en considérant les principales merveilles de la nature.

Profondément religieux, il conduit son raisonnement à la manière d'un super Pangloss : accumulant preuves sur preuves dans une cascade de causes finales. Il s'efforce de prouver la bonne organisation de la nature.
L'intérêt des *Études* se trouve non pas dans la thèse philosophique. Dans l'art de l'auteur, on dira qu'il orchestre avec sensibilité une nouvelle poésie du paysage, y mêlant ruines et tombeaux. C'est là qu'était sa véritable voie. Plus que la vertu et la bonté de la nature, Bernardin de Saint-Pierre se devait de peindre la nature elle-même, sans autre souci didactique.

Paul et Virginie est publié à part en 1789 et son succès est immédiat. L'objet de cette « espèce de pastorale » est de montrer que notre « bonheur consiste à vivre selon la nature et la vertu ». Dans cette œuvre on remarque l'absence d'intrigue. La succession de scènes sont le prétexte pour évoquer des sentiments simples, élémentaires, et pour décrire le paysage. La trouvaille de Bernardin de Saint-Pierre réside en dépayser le lecteur tout en lisant le récit de manière à ne pas choquer ses habitudes. *Paul et Virginie* signifie le fruit de la fin du XVIII siècle.
Bernardin de saint-Pierre pense que « l'homme naît bon, c'est la société qui fait les méchants et c'est votre éducation qui les prépare ». Son roman veut « réunir à la beauté de la nature sous les tropiques, la beauté morale d'un petite société ».

Par-là s'esquissait le besoin d'évasion que la littérature romantique allait combler. Il ne restait plus qu'à trouver les personnages nouveaux, le type dans lequel se fondraient les aspirations multiples de l'âme moderne.

Senancour (1770-1846) : « Tout m'appelle et tout m'abandonne »

Il a une enfance triste et terne. Il part à 19 ans pour la Suisse, et aura un mariage malheureux. Il est revenu en France, où il s'enferme dans la solitude avec sa fille. Il meurt presque inconnu en 1846.
Éprise de liberté et de vérité, Senancour laisse un chef d'œuvre, *Oberman*, rédigé entre 1779 et 1801, mais publié en 1804. Malgré d'autres œuvres, on peut dire qu'il est l'homme d'un seul sujet : le drame d'une conscience solitaire à la recherche de l'absolu.
Selon André Monglod : il faut voir dans cet ouvrage un véritable journal intime.
Oberman concentre la plupart des thèmes de la littérature qui va suivre. On trouve combinés la vie, les sentiments, les paysages… qui ramènent le narrateur et le lecteur au héros.
Senancour annonce Chateaubriand : le sentiment de tristesse voluptueuse, l'angoisse devant la fuite de temps, on les retrouve déjà dans son œuvre *Oberman*. Partout on voit une même ambition de l'écrivain : dévoiler ce qui, en lui, était resté un secret pour lui-même. Pour rester lui-même, Oberman tente d'échapper aux conditions matérielles de la vie. Il ne choisit pas la voie de l'évasion vers des pays lointains. Il transcende l'espace et le temps pour accéder au monde de l'éternité

Thème 6. Métamorphose du roman.

La littérature romanesque de la fin du XVIII siècle est influencée par la *Nouvelle Héloïse* (1761). Dans ce siècle, on peut observer une immense production romanesque. Parmi tous ces ouvrages on trouve quelques-uns que la pudeur et la censure empêchent de lire en profondeur. *Les liaisons dangereuses* de Sade est l'un des exemples les plus clairs de cela. Le problème moral s'installe au cœur de la littérature. Ce problème moral du mal est affronté différemment selon les auteurs et les moralistes de l'époque. Il y en a certains qui dénoncent le mal pour l'isoler, pour pouvoir vivre dans son voisinage et qui considèrent qu'il faut, pour l'exercer, des capacités et des vices particuliers refusés à la plupart des individus.

Mais Laclos se passe volontairement à part de toutes ces tendances. Il estime que la réputation du mal est surfaite. Ce jugement nous apporte un panorama raccourci et schématique. Il incite à percer les « secrets de la virulence » d'une littérature souvent stigmatisée.

Laclos (1741-1803) ou la délation de la corruption

Les liaisons dangereuses est une œuvre ambiguë. Elle connaît un succès à scandale lors de sa publication qui dure de nos jours. À la suite de Baudelaire, la critique s'est attachée à rechercher les causes de la fascination exercée par ce roman.

Vie de Choderlos de Laclos

La vie de cet auteur n'a rien de comparable avec celle de Valmont. De garnison en garnison, il devient capitaine. Il était militant bourgeois dès les premiers jours de la Révolution. Il est promu général. Il paraît après suspect aux Montagnards. Après, il est devenu général de l'Empire, mais il meurt à Tarente.
Ce ne sont pas les faits militaires qui ont rendu Laclos célèbre, mais la publication en 1782 de *Les liaisons dangereuses*.

La technique romanesque

C'est un recueil de lettres explicite qui s'agit d'un « roman ». La Mode épistolaire est très fréquente dans la seconde moitié du XVIII siècle. Laclos l'utilise avec talent et originalité. La lettre devient dans *Les liaisons dangereuses* un élément de l'intrigue. Laclos réduit le décalage entre la matière de sa fiction et la présentation de l'ensemble. Les lettres jouent un rôle complexe : bulletins de Victoires, comptes rendus, défaites…
La correspondance crée l'atmosphère du roman. Seul les deux « roués » possèdent le recul suffisant pour ne pas être dupes de la cruauté de l'ouvrage. L'art de Laclos est d'avoir poussé le roman par lettres jusqu'à sa perfection en utilisant toutes les possibilités du genre. Les lettres dans *Les liaisons dangereuses* répondent à quatre fonctions :

1. Mme de Merteuil établit un plan des intrigues et elle prévoit le déroulement de ces intrigues. La correspondance entre elle et Valmont est le moteur de l'intrigue.

2. Les lettres nous informent de ce qui s'est passé. Elles nous indiquent où en est l'action, fonction d'un compte-rendu. Ces comptes-rendus sont écrits par divers

personnages. Cela éclaire le même événement de façon différent et offre un « jeu de miroirs ».

3. Elles nous renseignent sur les événements extérieurs et sur le que ressentent les personnages qui agissent. Elles nous dévoilent la complexité de la psychologie humaine : fonction d'analyse.

4. Par leur correspondance, Mme de Merteuil et Valmont revivent ce qu'ils ont projeté et accompli. L'écriture amplifie le plaisir de libertins. La jouissance qu'ils éprouvent dans la confidence est aussi importante que celle qu'ils éprouvent dans l'accomplissement de l'acte lui-même.

Un style réaliste

L'utilisation du monde épistolaire conduit au problème de la vérité romanesque. Loin de masquer la réalité, au profit de thèmes divers, les lettres servent à la renforcer. Chacun des interlocuteurs parle dans son propre langage. Les héros deviennent de véritables types, « rassemblant dans un même personnages les traits épars du même caractère ». L'écrivain démonte de manière implacable un « monde », et analyse avec lucidité le « jeu dramatique » du libertin.

Un « jeu de société » : le libertinage

Le libertinage s'offre comme un drame social divertissant avec des figures bien déterminées, aboutissant au moment de vérité et à la mise à mort. La correspondance des liaisons donnent l'impression d'un mécanisme impitoyablement réglé.
Les relations des deux maîtres-libertins, Mme de Merteuil et Valmont, est la trame centrale du récit, les moteurs d'une action qui ne progresse que par les décisions qu'ils prennent. Il y a une distinction entre le monde actif des libertins et celui des victimes, passives et souffrantes :

« action des roués »	« passions des victimes »
1. Choix	3. Refus puis chute
2. Séduction	
4. Rupture	

Tout paraît parfaitement huilé, du premier moment jusqu'à la rupture finale, cyniquement ponctuée par le retour du « ce n'est pas ma faute ». Le drame de Laclos se construit avec méthode ; la tragédie avec une mécanique racinienne. Tout cela fait de l'œuvre un modèle d'analyse et de cruauté.
Laclos a donné dans *Les liaisons dangereuses* la peinture d'un comportement social, le libertinage, symbole d'une classe en pleine décadence : l'aristocratie.

La marquise de Merteuil considère le monde comme un gigantesque théâtre où elle se plaît à monter des intrigues. Elle joue avec les gens, elle calcule toutes les situations. Tout est prémédité et organisé par son intelligence cynique. La faiblesse de Valmont est la revanche de la passion sur le calcul. À la fin du roman, l'amoncellement des punitions qui s'abattent sur les deux personnages dans les dernières pages montre que les libertins ont perdu et que le naturel reprend ses droits. Cependant, la présentation du libertinage est parfois très séduisante.

Les personnages possédés
Valmont, est un séducteur sans scrupules. Mais il a une faiblesse : il tombe amoureux d'une de ses victimes contre toutes les règles du libertinage.
Le libertin par excellence est Mme de Merteuil, une « Eve satanique » qui ne se laisse jamais prendre pour personne, son orgueil l'empêche. Elle mène la dance avec une intelligence froide, une terrible lucidité. Elle maitrise à la perfection ses sentiments et porte toujours sur les autres une observation attentive. Mme de Merteuil a un côté féministe, elle se déclare « né pour venger son sexe » et elle exploite sans aucun scrupule les faiblesses d'autrui. Elle est une femme machiavélique. Ses éléments ont fait d'elle un personnage dangereux. De fait, quand on lit, on trouve que Valmont n'est qu'un pion dans les mains de Mme de Merteuil. Elle lui guide à distance. Il se crée entre eux une rivalité où le mépris n'est pas absent.

La morale
La morale inscrit cette œuvre dans le courant de la pensée du siècle. La nature corrompue ne peut conduire qu'au mal. Les rouages de l'intelligence mènent l'homme à sa perte, si cet homme refuse d'écouter son cœur. Cette œuvre a une grande ambiguïté.

Thème 7. Renouveau du théâtre.

Le théâtre a été un genre idolâtré. L'héritage tragique était très lourd, il était véritablement difficile d'en fuir. Ce genre favorisait les imitations.

La tragédie
De la même façon qu'on imitait les modèles, on y ajoute les goûts d'un public sensible qui souhaite pouvoir s'apitoyer sur le sort des victimes. En 1762 apparaît pour la première fois le drame. Cette apparition dans le XVIII siècle signifie le succès du genre. Il était très à la mode et très apprécié. Le drame se définit par le contraste qu'il offre avec la comédie et la tragédie.
Face au théâtre sérieux, la comédie connaît un regain de faveur à partir de la régence. Les pièces de Marivaux sont alors représentées par les Italiens avec beaucoup du succès. Le goût de l'époque pour la sensibilité et la moralité explique le succès de la « comédie moralisante » (Destouches).

La parodie et la comédie satirique
Toutes les deux, elles permettent aux auteurs d'écrire des œuvres qui font rire à un public averti et intelligent. Elles ridiculisent les genres nobles (tragédie et opéra) et non seulement les genres nobles, mais il se permet de parodier le succès des pièces les plus importantes et des classes sociales nobles. C'est à partir de ce moment qu'on voit le combat idéologique.
On peut introduire dans les pièces des allusions politiques. L'opéra-comique s'oriente progressivement vers l'opéra. Elle intègre des couples musicaux et il y a certaines comédies légères qui annoncent le vaudeville du XIX siècle.

Beaumarchais (1737-1799)
De nom entier Pierre-Auguste Caron, il était le fils d'un horloger. Écrivain de théâtre, il réussit à l'invention d'un mécanisme qui s'introduit à la cour de Louis XV. Il fait comme les grands bourgeois un bon mariage. Il devient alors professeur d'art des fils de roi e puis il se lance dans le monde des finances avec son ami Pâris-Duverney, qui mourra et lui léguera tous ses biens. Son testament est contesté et Beaumarchais passe sa vie à faire des procès. Il va écrire alors des pamphlets contre les juges. Il gagnera, parce que les juges sont condamnés par son public. Cependant, Beaumarchais perd ses droits de citoyen. Il deviendra très populaire.
Initié secrètement par Louis XV, Beaumarchais reçoit l'autorisation de vendre poudre et munitions, et il deviendra trafiquant d'armes.
En 1777 il crée la société des auteurs et compositeurs dramatiques en France. Il fait publier les œuvres complètes de Voltaire. En 1784 il écrit *Le mariage de Figaro*, qui connaît un succès énorme.
Avec toutes ses activités il devient très riche. Finalement, il doit s'exiler en Hambourg en 1796, où il meurt trois ans plus tard un petit peu fatigué.

Œuvres
Son œuvre est essentiellement théâtrale. Il nous a laissé parmi d'autres œuvres *Le mariage de Figaro et la mère coupable*, *Le barbier de Séville ou la précaution inutile*. Le sujet n'est pas nouveau, mais les pièces auront un grand succès. Elles contiennent des éléments d'une critique sociale radicale, idées révolutionnaires… Son coup de génie sera de créer le personnage de Figaro. Il est un valet intelligent et habile. La différence entre Figaro et les autres valets est qu'il ne se croit inférieur à son maître. *La folle journée ou le mariage de Figaro* est la suite de *Le barbier de Séville.* Cette œuvre a cinq actes et contient une critique qui laisse présager le monde révolutionnaire. Elle a été interdite par Louis XVI (censure 1784) et connaît un grand succès même par cette censure.
Mozart, avec *Le nozze de Figaro*, repris cette comédie pour faire une opéra.

L'art de Beaumarchais

- **Le contenu critique**

Beaumarchais démontre son talent de critique avec l'œuvre *Mémoires à consulter*. Dans cette pièce il va au-delàs des critiques, il atteint un niveau plus politique. Il annonce par la bouche de Figaro la révolution toute proche, le soulèvement du tiers état contre les classes privilégiées. Le mariage de Figaro est un point de vue historique, le témoignage littéraire le plus net, le plus clair de l'état d'esprit des Français quelques années avant la Révolution.

- **Les ressources du comique**

Le théâtre de Beaumarchais n'est pas seulement une attaque de la société de son temps. Ce théâtre a un but à vocation comique. Pour faire de ce théâtre un théâtre vivant, il utilise tous les moyens possibles. Ce n'est pas important que la pièce soit neuve. Le sujet peut être ancien.
Beaumarchais est plus qu'un imitateur. Il donne aux matières premières une deuxième chance. Il introduit un rythme très soutenu dans la scène et il ajoute des éléments nouveaux qui modifient l'action.
Pour l'opéra, Beaumarchais introduit dans les dialogues de strophes chantées. Pour lui l'essentiel est de créer un théâtre vivant. C'est parce que les personnages importantes de la pièce sont doués d'une grande facilité d'expression et d'esprit de repartie. Les dialogues entre Figaro et son maître ou Figaro et Suzanne sont très vifs. Beaumarchais sacrifie la ressemblance pour obtenir des effets de style.
Le barbier de Séville et *Le mariage de Figaro* vont être ses deux grandes œuvres. Il a créé avec elles deux chefs d'œuvre. Elles sont satiriques à cause des critiques sociales et grâce à son contenu révolutionnaire.

Thème 8. Le XIX siècle : « petite » introduction historique et littéraire.

Le XIX siècle est un siècle de profonds changements dans tous les domaines qui a comme signe d'unité le mot RÉVOLUTION. Il semble lointain mais il est déjà presque nous. Les inventions et événements, disons, les plus remarquables sont l'exode rural vers Paris, les chemins de fer, le bulletin de vote, la machine à vapeur, Pasteur, le téléphone, la radioactivité, la bicyclette, le cinéma, l'avion…
En politique on trouve Louis-Philippe et Jaurès, et en littérature Balzac, Proust… On dirait que, au lieu de parler d'un siècle, il faut parler de plusieurs siècles.
Le XIX siècle est tout entier placé sous le signe de la révolution. L'histoire semble alors s'accélérer. On voit se produire quatre phénomènes irréversibles : la démocratie (politique), le capitalisme industriel (économie), la conscience historique et nationale (idéologie) et la culture de masse (culture).

La sphère politique
L'ordre traditionnel de la Monarchie a été remplacé par une société d'individus libres et égaux en droits. Le pouvoir de « droit divin » a été remplacé par un pouvoir représentatif de la souveraineté nationale. Six régimes se sont succédé. La France du XIX siècle est la terre classique des révolutions.
Depuis 1789, il n'y a aucun régime qui rallie tous les Français sur des positions admises par tous. Conséquence de cela a été que la politique a évolué sur un espace à deux dimensions : réaction et mouvement ; conservatisme et radicalisation ; droit et gauche.
La « chose publique » a mobilisé tous ceux qui se sentaient les moyens d'y réfléchir, faisant de la liberté d'expression ou de son contrôle une des revendications fondamentales sous tous les régimes.
Le XIX siècle a marqué l'entrée massive de la littérature dans le domaine de la politique. Peu à peu, les pistes se sont brouillées.

Au fur et à mesure que la société et l'économie se développaient, on peut faire la différence entre trois types de droit et trois types de gauche : d'un côté, la droite aristocratique et légitime, la droite bourgeoise et orléaniste et la droite populaire et autoritaire qui voit grossir ses rangs par la paupérisation et l'enrichissement ; d'un autre côté, la gauche libérale et nationale de la Restauration et de la Monarchie de Juillet, la gauche républicaine des Gambetta et des Jules Ferri et la gauche de plus en plus radicale qui évolue vers les nuances des socialismes.

Ces trois gauches ont eu, pendant un temps, un seul leader, Jean Jaurès.
À partir de la Guerre de 1814-1818, elles se sépareront par la formation du Parti Communiste et la politique a vécu des affrontements pour le pouvoir très violents. Les gens étaient plus attentifs au fait que, lorsque ces affrontements avaient lieu, la démocratie était en train de s'enraciner profondément.
Seulement les grands acquis de la Révolution, consolidés par Napoléon, ont été respectés : la centralisation de l'État, le code civil, la permanence de l'administration, la structure éducative des grandes écoles et des lycées, l'organisation de la justice… Cette armature a confirmé le pouvoir de la bourgeoise issue de la Révolution.
Les années 1890-1914, appelés « la Belle Époque » (rétrospectivement temps de maturité), signifient un moment exceptionnel d'équilibre. Cet équilibre social et

politique est basé sur un compromis social entre les classes moyennes et les paysans aisés.
C’est à partir de 1877 et de la défaite de Mac-Mahon, qu’on a réussi à consolider le régime républicain. L’établissement de grandes lois (divorce, enseignement laïque et obligatoire, droit syndical) a rapproché la politique du peuple.
Le régime sera devenue assez fort pour supporter la guerre et en sortir renforcé.
On acceptera alors la République, mystique nationaliste et qui combinait laïcité et culte de la Patrie. Ceci aidé à son enracinement : la République est devenu grâce à l’enseignement, une forme de culture.

La sphère de l’économie
Le développement économique du siècle est indéniable. Ce développement aura deux faces : l’une positive et optimiste, l’autre atroce. Le terrain sera ouvert aux prouesses techniques, au génie des inventeurs, aux hommes d’affaires. Tout ceci a eu des effets bénéfiques sur l’ensemble du corps social, et a permis l’élévation du niveau de vie moyen. Mais le salariat généralisé signifiera une nouvelle forme d’esclavage, l’exploitation de l’homme par l’homme et son asservissement à la machine. Il y aura aussi une exploitation des enfants dans les machines textiles.
Le prolétariat est mal payé, ce qui entraîne une déchéance humaine, une vulnérabilité sociale… Il sortira de sa léthargie sous l’influence d’une élite ouvrière pour s’organiser dans les années 1860.
Tout cela fait remarquer les grandes différences par rapport à l’Angleterre et l’Allemagne. En France il y a une prédominance des entreprises de petite taille, dans les mains d’une famille. À la veille de 1914, l’artisanat, sociologiquement dominant la moitié de la population française, vit à la campagne. Ce qu’on a appelé la « question sociale » a fait son entrée brutale à partir de 1830-40, et elle est devenue de plus en plus angoissante. Le pauvre, sous la forme de l’ouvrier, du prolétaire, est devenu la figure centrale de la civilisation industrielle, figure convertie en une espèce de frontière.

La sphère historique
La Révolution signifie la cristallisation de l’idée nationale. Quand les soldats révolutionnaires crient « Vive la Nation ! », ils sont en train d’affirmer une nouvelle dynamique de l’histoire. Les conséquences de ce bouleversement révolutionnaire sont d’une importance capitale dans tout le siècle.
La liberté contre oppression, le peuple contre les privilégiés, le droit de la majorité contre celui de la minorité sont des traits qui ont donné à l’idée nationale française un mélange de chauvinisme cocardier et d’universalisme libérateur. Il s’agit du principe qui a fait que la France devienne le modèle de toutes les minorités ethniques qui ont pris ainsi conscience de leur identité.
La conscience « nationale » a été un instrument très puissant pour la création. La Restauration entraîne toute une génération d’historiens qui ont donné naissance à l’histoire nationale : A. Thierry, Guizot… À la base de cette naissance, on trouve deux éléments : le goût pour savoir ce que le passé offre d’authentique dans les documents, monuments… et la conviction que c’est à travers la connaissance et la mise en valeur du passé que la nation peut affirmer sa légitimité.
Tout au long du siècle, l’importance de l’histoire ne cesse pas de s’accroître, elle déteint sur tous les domaines littéraires.

La sphère de la culture

Le phénomène spectaculaire de l'apparition d'un marché de culture est marqué par le succès des journaux et par le rôle social nouveau de l'écrivain. Avant la Révolution, la moitié des Français et la quatrième partie des Françaises seulement, étaient capables de signer. En 1900, l'alphabétisation est à peu près générale. Cela veut dire qu'une majorité des Français ont accès à la culture écrite. Ceci est dû au fait qu'ils existent des grands professionnels, des progrès… Il se produit un élargissement du champ des lecteurs, des nouveaux publics qui apparaissent : femmes, jeunesse, petite bourgeoisie, paysans aisés, élite ouvrière… On a besoin de livres pour tous. On voit alors une explosion des genres : roman d'avent, sentimental, policier… Il y a donc des gros tirages de romans populaires, qui implique qu'on exploite des éléments utilisés par la presse : émotion à l'eau de rose, titres à sensation…

On voit une mise en place d'une culture de masse qui vient de brouiller la frontière traditionnelle entre culture du peuple et culture d'élite.

La figure de l'auteur souffre une transformation. Les écrivains ont un rôle de plus en plus important, mais très ambigu. Ils sont les dépositaires, les prêtres du pouvoir spirituel. C'est le public qui leur accorde leur indépendance économique. Ils sont en quelque sorte libres puisqu'ils ont liberté de parole et de critique. Le seul inconvénient est qu'ils représentent l'envers de cette société qui est profondément bourgeoise et qui n'admet pas de bon gré les valeurs de l'art et de la création (et qui achète tous leurs livres).

Le XIX siècle est animé de grands espoirs sur l'homme, a vu des idéaux de progrès, de raison, de foi dans l'homme, tournes en dérision ou disparus. C'est une époque d'une richesse énorme. Nous y trouvons les formes de vie les plus anciennes avec l'accomplissement des promesses du XVIII siècle et le laboratoire du XX siècle. Beaucoup de questions de l'homme du XIX siècle sont encore les nôtres, et ils leurs ont donné des réponses audacieuses, parfois géniales.

Le XIX siècle littéraire

1. Mouvements, ruptures, générations

Le XIX siècle est balisé de grandes dates qui sont des points de repère dans l'histoire politique, les mentalités et de la vie littéraire de l'époque.

Pendant les années 1804, 1814, 1830, 1848, 1851 et 1870 on a vu se succéder l'Empire et le néo-classicisme, juillet et le Romantisme militant, le 48 et le Romantisme désabuse et le Second Empire et le réalisme.

Le Romantisme

La première moitié du XIX siècle va du Consulat à la révolution de 48. Cette moitié est dominée littérairement par un mot : Romantisme. Il s'agit d'un mouvement qui pénétrera dans tous les domaines : champs des idées, œuvres littéraires, représentations plastiques… C'est un mouvement européen qui trouve ses origines dans le bouleversement et la sensibilité de la seconde moitié du XVIII siècle. Il se répand après la chute de l'Empire (où on vivait avec une terreur révolutionnaire et des contraintes du régime impérial). Les mots de passe du groupe romantique sont : individualité, liberté, totalité, engagement. Ces concepts vont dynamiser tout l'espace littéraire. Le MOI envahis le domaine poétique, le roman personnel et l'autobiographie. Le XIX siècle parle à la première personne. La subjectivité s'affirme dans tous les genres littéraires.

Au XIX siècle, de Chateaubriand (René) à Valéry (Narcisse), la présence du MOI est assurée.
L'histoire devient le champ des énergies collectives et du héros individuel et enrichit des formes littéraires nouvelles : drame, roman historique… La nature (nourriture, refuge et tourment pour l'homme du XIX siècle) deviendra le domaine inépuisable d'expressions et d'interrogations du MOI.

Le Réalisme
Le passage entre l'âge Romantique et la génération réaliste se produit aux environs de 1850. À la base de ce changement on trouve la question de la Nature. Sous « Napoléon le petit », le réel revient en force et le rêve et l'utopie battent en retraite. La raison de cela est que la nature était pour les Romantiques la réalité principale. Maintenant, c'est le réel nouveau qui fascine les artistes et les hommes de lettres. Ce réel nouveau portera le nom de « milieu », « matière », « argent ». La réalité objective du monde extérieur doit passer dans le livre et se convertir en langage. En plus, il a existé un Romantisme réaliste : *Les Misérables* d'Hugo, *Vision d'un Paris aussi vrai que celui* de Zola. Mais à partir de Flaubert, l'écrivain considère qu'on ne peut pas atteindre le monde réel que si l'on renonce à la subjectivité. L'attirance de ce nouveau réel est d'abord visible dans la peinture (Courbet : 1855, enseigne de la salle : « le réalisme ») et le roman (Flaubert). Ce réalisme s'étend sur la poésie, qui cède à l'attirance du formalisme et de l'expressionnisme gratuit (le parnasse contemporain) ; mais aussi sur le théâtre, avec les œuvres du « boulevard », préoccupées de la description des réalités morales et sociales de la bourgeoisie du temps. Cette entreprise réaliste produit de grandes œuvres (*Madame Bovary*, 1857).
Le Réalisme ne va se laisser gagner par les mêmes défauts qui avaient détruit le Romantisme : le conformisme et le rationalisme sclérosant.

Modernité et symbolisme
Baudelaire sera le premier écrivain qui conteste, avec ses *Fleurs du mal* et en pleine génération réaliste, la docilité et le culte du réel sans mystère. Après Nerval, Baudelaire réaffirme les correspondances entre la réalité sensible et l'idéaliste surréelle. Baudelaire accordera à la littérature une fonction symbolique : dévoiler les vérités masquées par les apparences matérielles. Il inaugure une modernité littéraire que poursuivront Rimbaud ou Lautréamont. Cette modernité qui accepte les acquis de la science et de la technique sera un facteur primordial de contestation. Sous la troisième République on voit coexister deux mouvements : le Naturalisme et le Symbolisme. C'est la preuve que la pure et simple contemplation du réel n'est plus possible en littérature. S'il y a contemplation, il faudra qu'elle aille de pair avec l'interrogation métaphysique, une interrogation qui portera sur le langage et ses signes (Mallarmé). S'il y a expérimentation, il faudra qu'elle fasse partie d'une approche mythique de la complexité du monde moderne qu'on décrit (Zola).

Décadence et transition
Dans les deux premières décennies du siècle, on trouve une confusion entre les tendances littéraires du Naturalisme repenti (Huysman) et du Symbolisme mystique et l'idéalisme visionnaire (Barbey d'Aurévillly, Villiers de l'Isle-Adam). Il ne faut pas oublier les faits historiques de cette époque : la défaite militaire, la grande instabilité politique, la grave dépression économique…
Les vieilles valeurs tombent : ordre, raison, progrès… ils ne valent rien face à l'angoisse et aux turbulences. Face à ce que l'on qualifie d'aberration en peinture, (Van Gogh,

Cézanne) on trouve les « aberrations » ou incongruités de Jarry (*Ubu roi*, 1896) ou les défis de Gigo (*les nourritures terrestres*, 1895). Nous voyons comment avec ces nouvelles voix, les forces de réaction ou de subversion du XX siècle sont déjà en marche.

2. Genres et formes

La poésie

En littérature, la poésie est l'âme de la première moitié du siècle. Dans le XVIII siècle, elle est très négligée, la grande oubliée. Dans la Restauration et l'Empire, pointe timidement. Peu à peu, elle va s'imposer comme le genre littéraire le plus favorable à l'épanchement des utopies du MOI romantique à partir de 1820 (*Les Médiations* de Lamartine).
Par sa diversité formelle, par les innovations techniques qu'elle se permet, la poésie est plus capable que le théâtre de répondre aux exigences du Romantisme : engagement, chimères, rêveries… Cette facilité de la poésie entraînera sa perte : la faillite du poème romantique vient de sa docilité. La poésie romantique s'effondre après l'échec de 1848. Elle survit seulement grâce à un génie unique : Victor Hugo. Pour que la poésie renaisse et qu'elle retrouve la légitimité de la parole, il faudra que le réalisme vienne appeler contestation et contradiction.

Baudelaire et les poètes de la modernité, les symbolistes, utilisent la poésie comme une arme contre le réel qu'ils se refusent à considérer comme réductible à un ensemble de causes et de faits. À partir de 1860, la poésie deviendra le genre dépositaire de la spiritualité d'une mystique et parfois d'une folie pendant longtemps absentes d'une littérature fascinée par la science et le raisonnable. Et au tout début du XX siècle, on trouve le mouvement surréaliste. Il se révèle comme un héritier des défis antérieurs et des conquêtes des poètes maudits (Rimbaud, Verlaine…) et des grands « obscurs » (Mallarmé, Lautréamont) de la deuxième moitié du XIX siècle.

Le théâtre

L'histoire du théâtre du XIX siècle est une grande histoire d'amour marquée. Sous la Révolution, le mélodrame s'est imposé. Dans la foulée de ces succès au mélodrame, les Romantiques ont inventé le drame romantique. En 1829, Dumas annonce avec *Henri III* la révolution du théâtre romantique qui s'accomplira avec *Hernani* d'Hugo. Il s'agit d'une forme théâtrale nouvelle, une machine de guerre contre la dramaturgie classique. Ce sera le symbole le plus clair de leurs ambitions de totalité et de vérité. Le théâtre avait échoué avant même le fiasco des *Burgraves* de V. Hugo. On trouve dans les pièces romantiques des préfaces très ambitieuses où on voit des donnés de ce profond changement très valable. Le drame romantique s'enlise dans les pièges du livre, des nouveaux stéréotypes psychologiques, des nouvelles conventions. Le résultat de tout cela est que la tradition va reprendre le dessus, tradition qui va triompher à partir de 1850 avec l'école « bon sens » (Scribe), les comédies « sérieuses » (Augier), les drames du « demi-monde » (Dumas fils, *La Dame aux Camélias*), et les « amuseurs de boulevard » (Labiche, Feydeau, Courteline). Ce sont des œuvres et des auteurs qui, en général, présentent les mêmes scénarios psychologiques, les mêmes visages et défauts sociologiques, que sauve parfois la virtuosité technique.
Il y a des metteurs en scène de talent qui apparaissent (André Antoine, Aurélien Lugné-Poë…) qui donneront l'entrée sur scène au symbolisme.

Mais, le théâtre au fin du siècle échappe à l'insignifiance régnante grâce à un créateur « à scandale » et en mal de provocation : Jarry et son cycle d'*Ubu*.

Le roman

Il est le genre premier de la période. La poésie est l'âme du romantisme et le roman est la chair.
Le roman se constitue définitivement en genre avec Balzac et Stendhal autour de 1830. Il a constitué le XIX siècle en siècle romanesque. Le roman a fourni une extraordinaire capacité et disponibilité de représentation aux transformations historiques et sociales, aux mouvements des idées… Ceci tout en s'enrichissant en chemin des jeux des situations, des personnes, coordonnées spatiotemporelles, points de vue…
Le roman a été favorisé par la presse et par l'alphabétisation et il a atteint un public beaucoup plus vaste qu'aux siècles précédents. Il a su s'ouvrir pour être capable d'exprimer des réalités jusque-là interdites à la littérature : les bas-fonds, les mystères de la science ou de la sexualité… Il se caractérise par sa vitalité et sa souplesse, et il est devenu un moyen de communication de masse privilégié.
Il s'est approprié des domaines appartenant à d'autres genres et moyens d'expression : l'ambition épique (abandonnée par la poésie) et quelques fonctions éthiques assumées par le théâtre, mais abandonnées par le théâtre des « d'amuseurs ».
Même sa décadence, dans les dernières années du siècle a montré l'image de la multiplicité de ses énergies, des énergies que ses propres contradictions ont été sur le point de l'épuiser. Ces énergies ont encore trouvé dans le roman lui-même un moyen de se transcender (Huysmans).

Thème 9. Le Romantisme. Autour du mot Romantisme.

Pendant les années 1813-1830 il y a eu un débat, une querelle autour d'un mot dont on ne connaît pas le sens. Ce débat est apparemment littéraire, mais il va plus loin.
L'adjectif « romantique » a été emprunté des langues allemande et anglaise et appliqué d'abord aux paysages.
En 1804, on trouve un auteur très remarquable : Senancour. Selon lui, on doit chercher le Romantisme non dans le paysage, mais dans l'effet qu'il produit, dans l'accord du paysage avec la sensibilité. Cependant, Mme. De Staël, théoricienne du romantisme, va donner une autre signification littéraire au terme. Elle établit son origine allemande. Elle va clairement opposer le Classicisme et le Romantisme. Les « classiques » vont réagir avec ironie, ironie envers la pluralité de sens du terme, envers l'absence de doctrine et l'absence d' « école ». Tout ceci est un objet de dérision.
Les écrivains romantiques vont essayer d'échapper aux limites des genres. Ceci explique en partie, le fait que le Romantisme soit non défini. Les écrivains en sont très conscients.

Qu'est-ce que le Romantisme ?

1750……1800……1820	1820……1830……1850
Préromantisme	Romantisme

Le mouvement Romantique a deux étapes : le premier Romantisme, qui va de 1820 à 1830, et le deuxième Romantisme, qui va de 1830 à 1850. Donc le mouvement complet se produit entre 1820-1850. Pendant cette période, la littérature offre des caractères nouveaux. Elle va s'opposer à la tradition classique du siècle de Louis XIV. Certains caractères romantiques on les trouve avant 1820. Ils sont peu marqués, et trop mêles à la tradition classique. Pour cela, on ne peut pas parler d'éclosion d'un moment littéraire nouveau.

Préromantisme
Il y a une période de transition dans la deuxième moitié du XVIII siècle, entre l'Empire et le début de la Restauration. Il s'agit d'un ensemble de tendances confuses d'ordre sentimental qui s'expriment dans l'œuvre littéraire. Ce sont des œuvres qui cherchent à exprimer des sentiments mais dans des formes traditionnelles. On ne pourrait parler de Romantisme que lorsque les artistes les mieux doués ou les plus audacieux inventeront une expression nouvelle pour une sensibilité nouvelle. Ils seront capables d'exprimer un état nouveau du cœur et de l'âme, une expression nouvelle pour une sensibilité nouvelle. Cette sensibilité signifie une maturation de l'âme classique pendant la période préromantique. Le type des préromantiques sera Rousseau.

À l'autre extrémité du Préromantique on trouve les maîtres immédiats du Romantisme : Mme de Staël et Chateaubriand. Ils ajoutent à l'expression une nouveauté, une expression d'une âme nouvelle. Mme de Staël développe une théorie d'un art nouveau. À partir de ce moment, on peut dire que le Romantisme était créé. Et une fois l'instrument créé on atteint de génies capables de l'utiliser et doués d'imagination et de sensibilité pour les mettre en œuvre.

Les causes de l'évolution de la sensibilité dans la deuxième moitié du XVIII siècle sont l'évolution générale de la civilisation et las réalités économiques et politiques.
De même, il y a une série de conséquences pour le vieillissement de la civilisation, qui passe de la dureté à la sensibilité, de l'ordre de la raison à l'excès du cœur, de la discipline au désordre des passions et de la tyrannie de la pensée à la liberté d'expression.

Les préromantiques ont une préférence pour les aspects de la Nature où la marque humaine est les moins visible : solitudes, forêts, montagnes, mer, ruines... Ce sont des spectacles qui parlent de la vanité de toute chose, justifient leur mélancolie, leur aspiration vers l'infini, vers l'inconnu. Pour cela, ils ont dû chercher des modèles à l'étranger. En Angleterre et en Allemagne se développait une littérature plus libre et plus proche de la sensibilité réelle parce qu'ils n'avaient pas eu un classicisme aussi fort et structuré qu'en France. De l'Angleterre on remarque les poèmes d'Ossian (1760-1763) ; de l'Allemagne, le *Werther* de Goethe (1774) et les drames de Schiller. Ceci a donné aux préromantiques le goût de la découverte.

De sa part, Mme de Staël (*De l'Allemagne*, 1810 ; *De la littérature*, 1800) coordonne les efforts pour construire une littérature nouvelle. Elle justifie ces efforts en s'appuyant sur des raisons historiques et sociales. Son œuvre deviendra la base argumentative des Romantiques pour introduire leurs innovations. Mais il ne faut pas oublier qu'elle est préromantique. Elle ne veut pas détruire le goût classique, elle cherche à l'élargir.
D'autre côté, le maître le plus direct des Romantiques Est Chateaubriand. Il, par l'enchantement de son art, renouvelle de l'imagination littéraire. Ses contemporains ne se sont pas rendu compte que sa prose bouleversait la tradition classique.

Le « mal du siècle »
L'artiste avait impression de prendre contact avec l'infini et de le perdre avec la réalité, dans ses mouvements d'exaltation sans but et sans cause. Après ces moments d'extase, il s'enfonce dans une mélancolie le plus souvent douce (Rousseau), parfois ardente (Chateaubriand). Cet homme attend le tout du sort, et rien de sa volonté. Il jouit d'une liberté totale, mais souffre en même temps de tant de forces qu'il sent inutilisées. Cette *mélancolie* devient le mal du siècle. Ce « mal du siècle » ou le « vague des passions » est fruit d'une situation sociale défavorable qui a retenti sur les jeunes générations. L'abondance d'imagination et existence pauvre et désenchantée ne font pas bon ménage.
Comme Chateaubriand dit dans *Le génie du Christianisme* : « On habite, avec un cœur plein, un monde vide ; et, sans avoir usé de rien, on est désabusé de tout ».
L'homme est envahi par un désir et par un dégoût sans objet, se laisse envahir par des rêveries stériles, et vit une vie quasi végétative.
La première forme de « mal du siècle » se développe avec une génération marquée par les événements révolutionnaires, l'exil et la perte des points de références spirituels et moraux.

Le temps passe, et à l'espoir suscité un moment par le souffle révolutionnaire par un idéal nouveau et laïc, a succédé le constat de l'échec. Le jeune homme de 1830 sera hypocrite par nécessité. Il devra se forcer d'oublier tout sentiment vrai et toute inquiétude morale s'il veut parvenir.
Un nouvel espoir peut arriver en juillet 1830, où tout pourrait changer, mais les trois Glorieuses amènent l'échec. On ne voit qu'une possibilité : devenir un « profiteur » du

Nouveau Régime. Après 1830, en pleine lumière, l'unique valeur qui gouverne cette société est l'argent. La jeunesse n'a pas beaucoup à faire. Ils doivent choisir se marginaliser (Nerval), attitude de refus qui mènera à la doctrine de l'Art pour l'Art, ou s'engager dans la politique (Lamartine, Victor Hugo).

Tout au long de ce siècle, le « mal du siècle » change de forme, mais il subsiste. Il passe d'être une rêverie dissolvante (Senancour) à être une impuissance psychologique (Armance, Stendhal) et un ennui (Flaubert, Baudelaire…). Sous toutes ces formes, à travers ses diverses manifestations, le mal du siècle souffre une rupture, un déchirement conscient d'une situation intolérable. On verra alors une quête désespérée « d'autre chose » qui débouchera dans les paradis artificiels et dans la mort. Des écrivains comme Flaubert saccageront leurs rêves. En 1869, le Romantisme sera devenu un cadavre froid, mort et bien mort.

Les temps des luttes : cénacles et manifestes (1820-1830)

1820 est une date clé. On trouve alors les *Méditations* de Lamartine, le premier grand triomphe de ce climat nouveau, de « l'âme nouvelle ».

Pendant la période de la Restauration on voit l'apparition des cénacles, une métamorphose des salons aristocratiques et bourgeois antérieurs. De fait, les doctrines du Romantisme français ont été élaborées au sein de ces petits groupes réunis dans des salons ou des salles de rédaction. Ces cénacles ont un rôle essentiel dans la diffusion des idées et dans la réconciliation des frères ennemis. Leur activité va au-delà des années 30. Certains groupes se trouvent à l'origine de doctrines qui vont se prolonger dans de nouveaux mouvements littéraires, et il y aura des groupes analogues jusqu'à la fin du siècle : Médan, Coubert... Ces groupes témoignent de l'ascension sociale de l'artiste avec le Romantisme qui devient un statut de guide de la société.

Le chef de l'école romantique est Victor Hugo. À partir de 1827, il attire la plupart des habitués de l'Arsenal. 1827 est aussi une date charnière. C'est l'année de la Préface de Cromwell et l'année du début de l'amitié d'Hugo avec Sainte-Beuve. Hugo va évoluer vers le libéralisme. En 1829 il provoque un scandale avec *Le dernier jour d'un condamné.* Le ralliement entre tous les groupes romantiques (libéraux et conservateurs) est déjà fait.

Le désenchantement de l'Art pour l'Art

Après les trois Glorieuses en 1830 le « désenchantement » atteint les jeunes du Cénacle d'Hugo : ceux qui ont 20 ans autour de 1830, ceux qui en 1830 avaient donné la bataille d'Hernani et ceux qui avaient combattu par la liberté de ces trois jours-là

Le 25 février 1830 a lieu la représentation au théâtre de l'œuvre d'Hugo *Hernani*. Les Romantiques triomphent. Il ne leur reste qu'à accomplir leurs promesses. Mais l'année 1830 représente en même temps, le triomphe du Romantisme et son éclatement. La crise littéraire vient s'ajouter à l'inquiétude spirituelle et aux troubles politiques qui vont précipiter la chute de la Restauration.

Après cela, les jeunes privés de tout idéal, sans une figure de proue après l'éclatement du cerclé d'Hugo, ils se réfugient dans la « tour d'ivoire des poètes » (Nerval). Ils vont reporter leur idéal dans le culte de l'Art. L'Art tend à devenir la religion commune de tous ceux qui cherchent à atteindre le Beau : écrivains, peintres, musiciens….

Après 1830, la fraternité entre tous les artistes devient plus évidente. Mais il y a des groupes sociaux qui parfois tendent à se marginaliser (Bousingots, Jeunes- France).